

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8ME ANNÉE, No 381.—SAMEDI, 22 AOUT 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE PRINCE DE NAPLES, HERITIER DE LA COURONNE D'ITALIE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 22 AOUT 1891

## SOMMAIRE

TEXTE.—Nos gravures, par Jules Saint-Elme.—Poésie : Souvenir du *Parisien*, par A. D. P.—Causerie : La demoiselle à marier, par Catherine Parr.—Le fondateur de Lachine, par J. S. E.—Etudes historiques : Eglise Notre-Dame de Montréal, par G. A. Dumont.—Pauvres enfants : Nouvelle, par J. Martin.—Bibliographie.—Nouvelle historique canadienne-française, par E. Z. Massicotte.—Épître : Poignée de conseils pour être pris ou laissé, par Hermance.—L'art de régler sa vie.—Primes du mois de juillet : Liste des réclamants.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Fesson.—Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.—Nouvelles à la main.—Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES.—Portrait du prince de Naples, héritier de la couronne d'Italie.—Nouveau maître autel et chœur de l'église Notre-Dame.—Statue de saint Pierre.—Portrait de Cavalier de La Salle.—Visite des marins français à Montréal : L'avis le *Bisson* dans le port : Un parti d'excursionnistes au sommet du Mont-Royal.—L'escadre française à Cronstadt : Le pavillon russe au grand mât du *Marengo*.

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



## VISITE DES MARINS FRANÇAIS

La semaine dernière, en souhaitant la bienvenue aux marins français du *Bisson* que nous avons le plaisir de voir au milieu de nous ces jours-ci, nous avons promis de reparler d'eux et donner même des vues photographiées se rapportant à la circonstance.

Et comment ne tiendrions-nous pas parole ? Lorsque tout ce qu'il y a chez nous de descendants de Français s'entretient de nos visiteurs et s'occupe de les fêter, est-ce au *MONDE ILLUSTRÉ* qu'il s'agirait de se taire ? Oh ! non, et nous voulons, une fois encore, dire toutes nos sympathies à nos frères français, de passage parmi nous.

Tel que nous l'annoncions, les fêtes n'ont pas cessé de se succéder en l'honneur des officiers et marins du *Bisson*, auxquels sont venus se joindre, en même temps que le contre-amiral Cavalier de Cuverville, quelques officiers de la *Naiade*, échappés à Québec.

Mardi, le 12 courant, il y avait grand bal, avec banquet, etc., à l'hôtel Lotbinière, à Vaudreuil, une de nos places d'eau à la mode. Mercredi, excursion sur le Saint-Laurent, à travers les fameux rapides de Lachine, et le soir fête de nuit

chez M. H. Beaugrand, éditeur propriétaire du journal *La Patrie*, de Montréal. Jeudi soir, réception officielle à l'hôtel-de-ville de Montréal, à monsieur l'amiral et les officiers du bord, avec présentation d'adresse au nom de l'association nationale Saint-Jean-Baptiste, par le président, M. L. O. David. Gracieux échange de courtoisies en cette occasion : la fanfare "l'Harmonie," de Montréal, a fait entendre l'air de la *Marseillaise*, et la musique de la *Naiade* a joué le *God save the Queen*. Après la réception, souper offert aux marins par la colonie française de Montréal, chez Bougeant.

Vendredi soir, représentations spéciales au parc Sohmer, en présence de nos visiteurs, pour la *Caisse des naufragés*. Samedi, l'après-midi et le soir, grande fête champêtre, au parc Sohmer encore. Dimanche, messe solennelle à Notre-Dame et ainsi de suite sans interruption.

Les vues photographiques que nous présentons sont, d'abord, le *Bisson* au quai de Montréal. Il est là, tel que l'ont vu tous nos lecteurs de cette ville : car, aux heures de visite libre au public, chaque après-midi, le vendredi excepté, entre trois et six heures, le coquet petit navire était littéralement assiégé par la foule des curieux. Ceux qui n'ont pas eu la bonne fortune de se trouver à Montréal aimeront voir aussi le *Bisson*, et ceux qui l'ont vu déjà aimeront se le rappeler ainsi.

L'autre scène a été croquée par notre artiste, au sommet du Mont Royal, et rendue par lui à la haute satisfaction de chacun de ceux qui l'ont vue, les marins français surtout. C'est un groupe de tous ceux qui ont pris part au déjeuner en plein air, offert, mardi dernier, à nos aimables visiteurs, au parc de la montagne.

Ils sont là une quinzaine, le commandant Puech et le lieutenant Simon au centre, deux charmants hommes entre tous. Leurs noms se trouvent au bas, mais même sans cette précaution, on les reconnaîtrait encore pour des fils de France, sous le hâle de la mer, toutes ces franches et loyales figures.

Nous sommes fiers de présenter ainsi ces braves aux milliers de lecteurs du *MONDE ILLUSTRÉ*.

A présent voilà que, déjà, ils s'en vont reprendre la mer et attendre l'appel de la patrie. Nous voulons leur dire non pas adieu mais au revoir, en saluant une dernière fois le drapeau qu'ils promènent glorieux partout, et en leur offrant nos plus sincères vœux.

## LE PRINCE DE NAPLES

LE *MONDE ILLUSTRÉ* donne aujourd'hui le portrait du prince de Naples, fils du roi Humbert d'Italie, le descendant et l'héritier des spoliateurs piémontais.

L'intérêt, du monde catholique surtout, va se concentrant sur la figure de cet adolescent qui sera, un jour, roi d'Italie, par le droit de la force. Lui dont on vante les vertus et les bonnes dispositions, on se demande s'il aura assez de magnanimité pour rendre enfin justice à tout un monde et réparer l'attentat que son grand père, Victor-Emmanuel, a perpétré, et que son père aura tacitement approuvé.

Son Altesse Royale, Victor-Emmanuel-Ferdinand-Maria Genaro, prince de Naples, est né en cette dernière ville, le 11 novembre 1869. Il a donc atteint, l'an dernier, son âge de majorité.

Le prince a fait de brillantes études, à la grande satisfaction de ses maîtres. Outre sa langue maternelle, il parle le français, l'anglais et l'allemand avec une remarquable facilité. L'histoire et la géographie lui sont familières, et il a donné une grande attention aux études militaires.

Le prince de Naples a déjà beaucoup voyagé, surtout dans les contrées orientales où il a recueilli une foule d'observations.

On a dit de l'héritier présomptif de la couronne d'Italie, à propos de sa récente et première visite en Angleterre, qu'il éprouve toute sorte de sympathies pour ce royaume qu'il estime avoir été le plus sincère ami de l'usurpateur dont il porte le nom et qui fut son grand-père. Si cela est bien le cas, voilà qui ne prouve rien de bon pour les uns ni pour les autres.

Et la France donc ? C'est ainsi que l'on sait reconnaître ses services chez le peuple des ingrats. Elle porte la peine de son péché : avoir travaillé aux succès de l'ambition, contre l'Eglise qu'elle a la noble mission de protéger et de sauver.

JULES SAINT-ELME.

## L'ESCADRE FRANÇAISE A CRONSTADT

Le mercredi 22 juillet, la division cuirassée de la Manche, commandée par le contre-amiral Gervais, mouillait à Cronstadt dans l'après-midi.

L'escadre se composait des cuirassés *Marengo*, *Marceau*, *Requin* et *Furieux*, du croiseur de 3e classe *Surcouf*, de l'avis torpilleur *Lance* et de deux torpilleurs.

C'est, en somme, un événement assez ordinaire que la visite d'une escadre en pays étranger ; mais il n'est pas besoin d'être bien versé dans les choses de la politique pour comprendre la haute portée qui s'attache, dans les circonstances présentes, au fait, si simple en apparence, de cette visite.

La réception faite aux marins français a été d'un enthousiasme qui défie toute description, le temps était d'ailleurs beau à souhait, et contribua à rendre le coup d'œil absolument féérique.

D'une part, l'escadre d'évolutions russe, commandée par l'amiral Kasnakof, attendait la flotte française, mouillée sur une seule ligne de onze superbes navires ; d'autre part, des centaines de yachts, de vapeurs et d'embarcations, sillonnaient la rade, bondés de monde et couverts de pavillons. De nombreuses bandes chorales et instrumentales jouaient les chants nationaux des deux pays, des milliers de personnes criaient : "Vive la France !" et : "Amis, soyez les bienvenus !"

Cependant, la division française s'avancait lentement, dans un ordre irréprochable, vers le mouillage. A onze heures et demie, le pavillon de guerre russe montait au grand mât du *Marengo*, qui saluait la place de Cronstadt de 21 coups de canon ; puis il saluait le pavillon de l'amiral commandant en chef russe. A ce moment, l'enthousiasme devient indescriptible, les musiques militaires jouent les airs nationaux, et de longues acclamations s'échangent entre les deux flottes.

Il est de règle, quand une force navale arrive en pays étranger, de saluer "la terre" de 21 coups de canon. Le salut, qui doit être rendu coup pour coup, est très minutieusement réglé dans ses moindres détails et toute infraction à ces dispositions serait considérée comme une inconvenance ou même une injure. Aussi, pour éviter les malentendus possibles, le navire arrivant envoie à terre un officier chargé de régler la question avec les autorités du pays visité. Il est inutile de dire que, dans le cas présent, un pareil cérémonial n'a pas été employé, car il ne pouvait y avoir aucun doute sur la question du salut rendu.

Au moment de saluer, on hisse en tête du grand mât le pavillon de la nation qu'on veut honorer. Ce pavillon reste en place pendant toute la durée de la cérémonie. Pour éviter que, pendant sa montée, le vent ne l'engage dans les divers agrès de la mâture, on le hisse "ferlé", c'est-à-dire plié en paquet du plus petit volume possible, maintenu par la drisse elle-même, à l'aide d'un nœud particulier qui se défait une fois le pavillon en place par un petit coup sec donné sur la drisse.

Notre dessin représente une des phases du salut à bord du *Marengo*, lors de l'arrivée de l'escadre française à Cronstadt ; on voit le pavillon maritime russe, qui ne représente pas les armes de Russie, c'est-à-dire l'aigle noir à deux têtes sur champ d'or, mais une croix de Saint-André, bleue sur fond blanc ; il est salué à son passage devant la hune par les marins français.

Comme nous le disions plus haut, tout est réglementé à bord, même les cris que doivent pousser les équipages... Il est permis de croire que, dans la circonstance présente, ils ont pu s'en donner à cœur joie tout en restant dans les limites réglementaires et sans qu'il ait été besoin de leur commander l'enthousiasme.

## POESIE

## SOUVENIR DU PARISIEN

A UNE PASSAGÈRE

Lucy, quand ton beau corps repose  
 Dans ton lit blanc, sous l'œil de Dieu ;  
 Quand ta paupière à demi-close  
 Aux clartés du jour dit adieu ;

Lorsque les roses de ta bouche  
 Pâlissent sous le froid du soir ;  
 Quand l'ange gardien de ta couche  
 Incline son front pour te voir ;

Quand sur ton sein qui se soulève  
 Tes deux bras mignons sont croisés ;  
 Quand ton front se perd, comme un rêve,  
 Dans tes cheveux entrelacés ;

Quand sous les cils qui les ombragent,  
 Tes yeux se livrent au sommeil ;  
 Quand dans la nuit tes regards nagent,  
 Tes regards à l'éclat vermeil ;

Peut-être alors ton esprit rêve  
 A tout ce qu'il aime ici-bas ?  
 Sans doute devant toi se lève  
 Quelque amour éelos sous tes pas ?

Lucy, parmi ces divins songes  
 Dont ton petit cœur est le roi,  
 Dans ce sommeil où tu te plonges,  
 Rêves-tu quelquefois de moi ?

A. D. R.

Montréal, 1891.

## CAUSERIE

LA DEMOISELLE A MARIER

... Nos mœurs ont mis quelque chose d'étrange dans cette position de fille à marier. Il doit nous sembler toujours qu'elles doivent se produire sur elles-mêmes l'effet d'un objet mis en vente, exposé à la vitrine, et que l'on installe et arrange chaque matin, sous le jour le plus avantageux, afin d'attirer les regards et les admirations des admirateurs.

... Et, lorsque les rayons du soleil ou le grand air donnant sur la vitrine les ont un peu défraîchies, on les jette de côté, parmi ce que l'on appelle les choses soldées, pour faire place à des marchandises plus fraîches, qui ne dureront aussi que ce durent les roses.

Quelquefois, plus tard, il se trouve un acheteur, appréciant mieux que les autres la valeur de l'étoffe. Celui-ci choisira alors celle à qui l'on ne fait plus les honneurs de la montre ; mais cela arrive si peu souvent !

Ne les voyez-vous pas chaque jour, ces pauvres jeunes filles que l'on veut marier ? ... Fraîches et roses, pleines de jeunesse, de gaieté et d'espérances, elles ne demanderaient qu'à ouvrir leurs ailes de papillons pour s'élever vers la vie et vers l'espace ; mais la correction et la mise en scène sont là, toujours là, attachées par une ficelle souvent invivable, mais sûre ; et elles sont retenues au rivage, où elles doivent suivre et imiter la foule, quand elles s'élanceraient avec tant d'espoir et de joie vers la barque qui passe, pour les emporter sur une autre rive.

Où, disons-le sans métaphore fantaisiste : si on y pensait, si on le remarquait, on aurait souvent un sentiment de bienveillante pitié pour ces pauvres filles, qui ne rêvent elles-mêmes qu'un mari, pour atteindre à la position qu'on leur fait entrevoir comme le seul port de salut.

Mais, avant d'y arriver, quand elles y arrivent, il n'est pas d'embûches et d'obstacles qu'elles ne voient surgir sous leurs pas.

Ici, ce sont des amies jouant le même rôle et courant au même but, se servant, comme elles le font elles-mêmes, de tous les moyens autorisés par nos mœurs, ou que leur prête la coquetterie, pour apporter des rivalités dangereuses.

Là, ce sont les mères de ces mêmes amies, femmes excellentes peut-être jusqu'à ce moment et en toutes autres circonstances, mais qui sont devenues féroces par le désir qu'elles ont de marier leurs filles.

Elles ont des yeux qui les voient si belles, si abondamment pourvues de toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'un mari, qu'elles ne sauraient admettre que l'univers tout entier ne fût pas de leur opinion.

Et, afin de s'imposer, elles ne craignent pas, souvent, de marcher sur le cœur et sur la réputation des autres jeunes filles, afin de faire à celles qui leur sont chères la place plus large et plus belle.

Elles sont peut-être inconscientes de ce qu'elles font, ces mères, et l'amour sans limites qu'elles portent à leurs enfants pourrait même, quelquefois, leur servir d'excuse. Mais qu'elles y songent !

Qu'elles voient plutôt, dans ces amies, dans ces compagnes de leurs filles, non des rivales qu'il faut écraser, mais des êtres humains, cherchant et demandant aussi un bonheur réel que l'on rencontre plus souvent en se donnant la main qu'en marchant isolée, dût-on même, dans son isolement, mettre la main sur ce prince charmant tant rêvé par toutes. — Et savez-vous d'où viennent toutes ces misères et tous les ennuis de cette position de filles à marier ?

Prenez garde !

Je vais toucher encore à une question peut-être grave ! ... Cela vient, je le crois, de ce qu'elles regardent et attendent cet état comme le but unique auquel elles doivent tendre.

Certes, rien ne vaut mieux qu'une famille, des enfants, un *home* où l'on apportera la joie et le bien-être, en les recevant également des autres ; mais ce but, charmant dans son naturel, ne doit pas être si absolu qu'il fasse perdre tout sentiment de dignité et qu'il ferme des yeux qui pourraient s'ouvrir parfois vers d'autres horizons et vers d'autres vérités.

De nos jours, et nous ne pouvons nous faire aucune illusion à cet égard, la femme pauvre trouve rarement un mari. Est-ce une raison pour qu'elle renonce à tout bonheur dans la vie ?

Et ne peut-elle pas se dire que cette pauvreté pourrait, si elle avait la force de le vouloir, se changer en richesse par son travail et son énergie ?

Cela nous prouve, plus que jamais, que les femmes doivent compter elles-mêmes pour quelque chose et prendre leur autonomie par une position qu'elles sauront résolument se faire sans l'attente du mariage.

Et après, lorsque cette position sera acquise et établie, lorsqu'il sera prouvé qu'elles peuvent se suffire et qu'elles n'ont besoin de personne, qui les empêchera alors de chercher la réalisation de leurs rêves ?

Et elles la trouveront d'autant plus sûrement que l'on sera persuadé que ce ne sera plus pour elles une nécessité d'existence. Elles n'auront plus besoin de flirter et d'attendre, si souvent, hélas ! sans voir venir, parce qu'elles seront, au contraire, le but vers lequel on tendra et celui que l'on voudra atteindre.

Mais jusque là ! ... Jusqu'à ce que la femme ait compris toute la dignité de sa position, il y aura toujours de pauvres filles sans dot, regardant tristement dans le vide et se disant chaque jour, au réveil :

Le bonheur inconnu viendra-t-il aujourd'hui ?

Et combien d'entre elles, terminant le célèbre sonnet, se disent le soir, quand il n'y a plus pour elles aucune espérance :

"La fin, quand viendra-t-elle ? ..."

CATHERINE PARR.

L'avenir d'un enfant est toujours l'ouvrage de la mère. — N. POLÉON.

L'impartialité est maintenant bien rare dans le monde. Jusqu'à la paralysie qui se déclare d'un côté.

## LACHINE ET SON FONDATEUR



CAVELIER DE LA SALLE

La grande fête qui a été célébrée à Lachine, comté Jacques-Cartier, le dimanche, neuvième jour du mois d'août courant, a remis en évidence cette historique et intéressante petite ville.

C'était bien pensé aux habitants de Lachine de commémorer comme ils l'ont fait, par l'inauguration d'un fort joli monument, le sanglant anniversaire du massacre de leur village par les féroces Iroquois. Elles méritaient bien ce triomphe toutes les pauvres victimes de la nuit fatale du 9 août 1689.

En effet, c'est il y a deux ans que tombait le deuxième centenaire de cet événement douloureux. C'est alors aussi que l'érection d'un monument, dans le cimetière de Lachine, en souvenir des victimes, avait été décidée. Mais, cette année seulement, le monument a été complété et la fête du 9 août dernier, à Lachine, a consisté dans la bénédiction solennelle de ce cénotaphe historique.

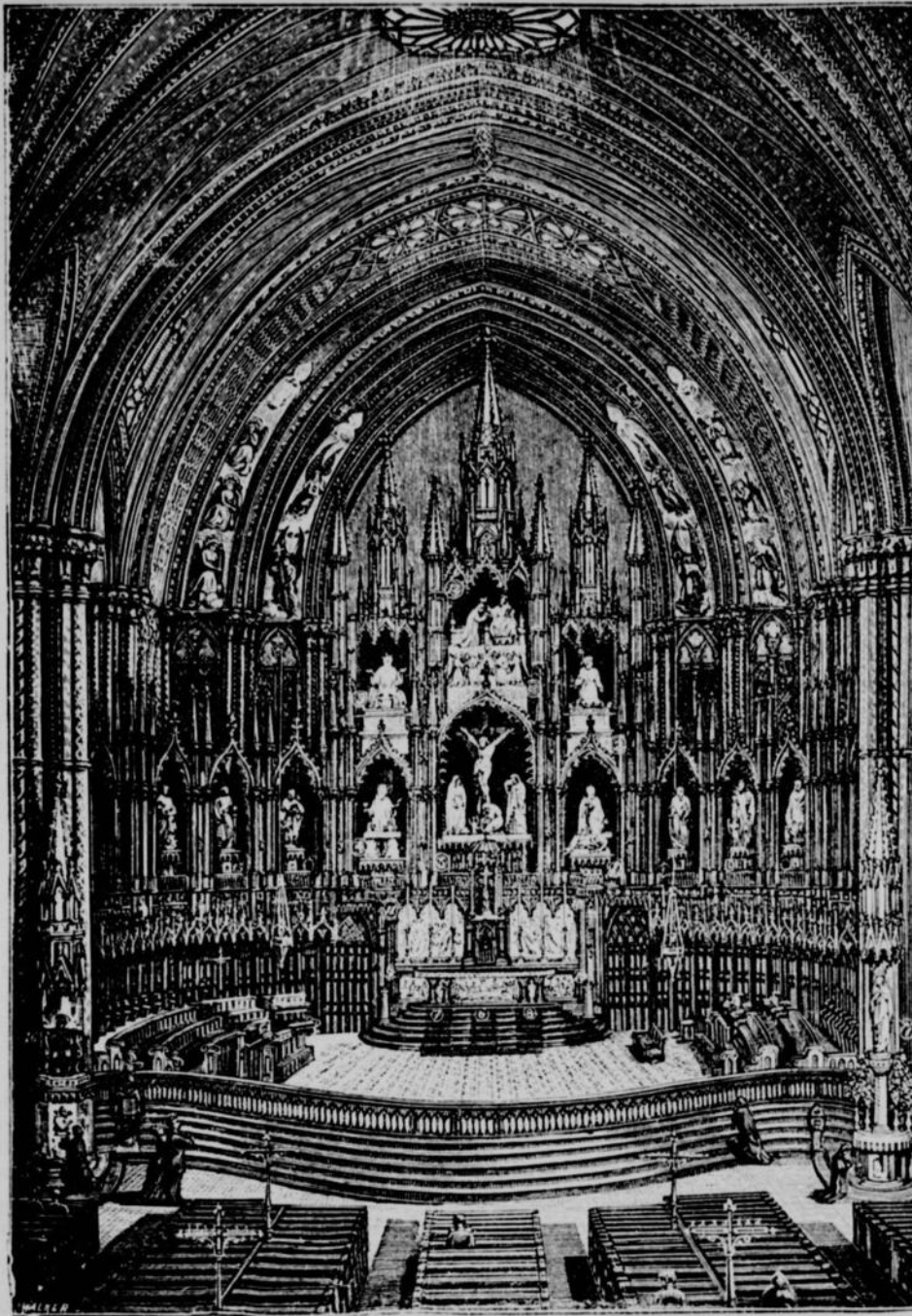
Monseigneur l'archevêque de Montréal officiait lui-même en cette occasion, et M. l'abbé Proulx, vice-recteur de l'Université Laval, à Montréal, a prononcé un magnifique sermon de circonstance.

Le nom de Lachine et de ses martyrs rappelle un autre martyr : il le fut de la science celui-là. Nous avons nommé Cavelier de La Salle, le grand explorateur canadien, le fondateur de Lachine. On sait comment il trouva le nom de ce village, lorsqu'il rassemblait ses canots à la tête du saut St-Louis, au moment de partir pour ses immenses explorations de l'Ouest. Il était convaincu qu'il s'en allait trouver un chemin pour arriver au grand empire de la Chine. Et dans sa conviction, il voulut consacrer, à son point de départ, ce nom qu'il chercherait à atteindre à son point d'arrivée. De La Salle n'atteignit pas l'empire de Chine, mais parmi toutes les gloires au sein desquelles rayonne son nom, ce n'est pas la moindre que d'avoir fondé, au moment de partir, un aussi joli village que l'est Lachine, aussi bien situé, et surtout d'y avoir attaché un nom qui immortalise les nobles ambitions de ce voyageur émérite.

Le MONDE ILLUSTRÉ a déjà parlé de Cavelier de La Salle, lors des belles fêtes de Rouen, mais il a cru être agréable à ses nombreux lecteurs en mettant sous leurs yeux, encore une fois, le portrait de cet illustre compatriote.

J. S. E.

Pour rendre le bois imperméable à l'eau, prenez parties égales de paraffine et de résine, fondez ensemble, mélangez et appliquez sur la surface intérieure avec un pinceau. Coupez ensuite des bandes de mousseline de 20 centimètres de large, posez-les sur l'enduit, et, avec un fer à repasser chaud, appliquez-les fortement. Cette mousseline empêche les frottements et protège l'enduit de telle sorte qu'un bac ainsi préparé a pu servir un an ou deux sans aucune réparation.



NOUVEAU MAÎTRE-AUTEL ET CHŒUR DE NOTRE-DAME DE MONTRÉAL



ÉGLISE NOTRE DAME DE MONTRÉAL

(Suite)

En 1857, M. Barbarin fut remplacé par M. l'abbé Perrault, qui garda cette place jusqu'en 1864, où il fut remplacé à son tour par M. l'abbé Barbarin, reprenant son ancienne position de maître de chœur.

M. Barbarin, après sa mort, eut pour successeur M. François Lavoie, officier des douanes ; ce dernier eut la direction du chant jusqu'au 26 décembre 1878.

Le 1er janvier 1879, M. l'abbé Desrochers fut appelé à le remplacer ; il demeura en charge du chœur jusqu'à la fin d'août 1884.

M. Charles Labelle prit ensuite la direction du chœur et la garda jusqu'au 29 mars 1891, où il fut remplacé par M. Guillaume Couture.

M. Couture, pour inaugurer sa maîtrise, fit chanter la messe d'Ambroise Thomas. Les prin-

cipaux soli furent chantés par MM. Achille Fortier, venant de terminer ses études au Conservatoire de Paris, H. C. St-Pierre et Pascal Gagnon.

Le 14 juin 1891, M. l'abbé Borduas remplace M. Couture.

Notre-Dame, dont le coût primitif fut de \$220,000, mais qui vaut certainement beaucoup plus aujourd'hui, est une des plus grandes églises de l'Amérique ; elle peut contenir 10,000 personnes assises.

\* \*

Onze cloches ornent les tours de Notre-Dame. La tour de l'ouest contient la plus grosse, celle communément appelé le "gros bourdon." Jean-Baptiste, c'est son véritable nom, est certainement la plus grosse cloche qu'il y ait en Amérique ; elle pèse 24,780 livres et a six pieds de haut ; son diamètre, à l'ouverture, est de huit pieds et sept pouces.

Elle porte les images de la sainte Vierge et de saint Jean-Baptiste, ainsi qu'un médaillon représentant l'industrie, le commerce et l'agriculture. Plus bas, l'inscription suivante :

Carolus et Georgius Mears  
Londini fecerunt

(Traduction : " Charles et Georges Mears m'ont fondue à Londres."

La légende qui suit est inscrite sur la cloche :

Anno Domini 1847  
Fundata Marianopolis 202  
Pii P. IX Pontificatus I  
Regni Victoriae Britanniarum 10  
Ex Pmissimo mercatorum, agricolarum artificumque  
Marianopolitensium dono.

(Traduction : " J'ai été fondue l'année 1847 de l'ère chrétienne, la 202<sup>me</sup> depuis la fondation de Montréal, la 1<sup>re</sup> du pontificat de Pie IX, la 10<sup>me</sup> du règne de Victoria, reine d'Angleterre. Je suis le don des marchands, des agriculteurs et des artisans de Ville-Marie."

Cette cloche arriva à Montréal par le voilier *Ottawa*, le 23 septembre 1847. On fit des échafaudages spéciaux pour la descendre sur le quai. La descente, commencée à sept heures du matin, ne se termina qu'à une heure de l'après-midi. On déposa aussitôt la cloche sur un char et on la traîna jusqu'au parvis de Notre-Dame, où elle fut remise sous une construction en bois.

La bénédiction de "Jean-Baptiste" eut lieu le 18 juin 1848. A ce propos, voici ce que l'on lit dans la *Minerve* du 20 juin :

" Cette grande cérémonie a eu lieu hier après vêpres, dans l'église paroissiale. Une foule immense y assistait. Mgr Prince officiait, assisté de M. le supérieur du séminaire et d'un nombreux clergé. Avant la bénédiction, le rév. M. Billaudel monta en chaire et adressa aux fidèles un éloquent sermon sur la cérémonie du jour. Huit parrains et huit marraines occupaient les premières places près de la cloche ; c'étaient l'hon. L.-H. Lafontaine et Mme Bédard, épouse de M. le juge Bédard, qui était au centre, puis M. Louis Boyer et Mme Charlebois, M. A. Prévost et Mme Jodoin, M. C. Wilson et Mme Drummond, M. L. Comte et Mme J.-B. Dabuc, M. O. Fréchette et Mme N. Valois, M. Maurice Gougeon et Mme S. Valois, M. E. Prud'homme et Mme Décary. Venaient ensuite le président et les officiers de la société Saint Jean Baptiste."

Dans un journal de l'époque, on trouve les renseignements suivants sur la pose de cette grande cloche :

" Mercredi, le 21 juin 1848, dès le point du jour et durant toute la journée, la foule s'était portée en face de l'église paroissiale pour être témoin d'un spectacle imposant, celui de voir monter le "Gros Bourdon" au haut de la tour. Entre six et sept heures, la pluie tomba en abondance et fit craindre qu'on fût dans la nécessité de suspendre l'opération, parce que les câbles imprégnés d'eau, seraient devenus trop durs. Mais le vent dissipait bientôt les nuages et le soleil se montra dans toute sa splendeur durant le reste de la journée.

" Toute la matinée fut employée aux apprêts des câbles et des poulies pour suspendre la cloche à une certaine hauteur, afin de la déposer ensuite sur des balances à patentes venant du *railroad* de Lachine, avant de la poser.

" Elle a été vendue au poids de 29,400 livres, et on a vérifié d'une manière irrécusable qu'elle ne pèse que 24,780 livres, laissant une différence de 4,620 livres.

" L'opération de la vérification du poids dura deux heures, et ce ne fut qu'à trois heures et demie que commença la majestueuse ascension de cette masse énorme.

" Vers six heures, elle arriva au niveau de la fenêtre par où elle devait entrer. Les préparatifs pour l'introduire dans la tour durèrent encore quelque temps, et à 7 $\frac{1}{2}$  heures le gros bourdon était installé au milieu de la charpente qui doit le tenir suspendu pendant plusieurs siècles.

" La Fabrique avait demandé des soumissions pour la pose de la cloche, et les plus basses avaient été de £600 et de £800.

" La Fabrique chargea M. Matte de l'entreprise qui coûta seulement la moitié de la somme exigée par les soumissionnaires.

" Le gros bourdon fut mis en branle la première fois, vendredi, le 23 juin, à l'angelus du soir, pour annoncer notre fête nationale." (\*)

(\*) Avant ce *Bourdon*, un autre y avait été installé en 1838, mais il se brisa la première fois qu'il sonna, le 25 décembre, à la messe de minuit. Contrairement à ce que dit l'article ci-dessus, un autre journal dit que cette cloche ne sonna que le 25 décembre 1848, à la messe de minuit.

Maintenant, parlons de dix cloches qui se trouvent dans la tour de l'est. Ces cloches ont été bénites le jour de la Saint-Pierre, jeudi, 29 juin 1843, au milieu d'une grande démonstration religieuse.

Les parrains et marraines, réunis à la sacristie, firent leur entrée dans l'église au son de la musique ; ils étaient suivis d'enfants de chœur portant les costumes des cloches. " Ces habillements, dit un journal, consistaient en magnifiques velours et drap d'or fleuri, importés de France, pour chapes, chasubles, dalmatiques et en tulle de dentelle brodées à l'aiguille ou au tambour. Une de ces cloches porte des habillements de deuil et annonce, hélas ! que son donateur n'est plus."

Avant la bénédiction des cloches, M. l'abbé Houpe fit le sermon.

[POUR LE MONDE ILLUSTRÉ]

PAUVRES ENFANTS !

(NOUVELLE)

" Je te verrai sans ombre, ô Vérité céleste !  
" Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil ;  
" Cette vie est un songe et la mort un réveil."

VOLTAIRE.

(Extrait de *Catou et l'âme immortelle*)

Un soir de ce terrible hiver qui vient de s'écouler à peine et qui restera longtemps gravé dans notre mémoire, deux jeunes enfants de la Savoie, deux ramoneurs, âgés de quatorze à quinze ans, cheminaient tristement, transis de froid, l'estomac vide, sur cette longue route poussiéreuse qui va de Narbonne à Perpignan.

Converts de haillons les défendant mal contre le vent fort et glacial qui soufflait ce jour-là, le visage et les mains noirs de suie, grelottants, une petite caisse sur le dos et le râcloir suspendu à leur étroite ceinture de cuir, ils marchaient péniblement, les larmes aux yeux, la tête basse et l'âme triste.

Ils avaient fait environ quatorze kilomètres, luttant avec toute l'énergie de leur âge, et Dieu sait au prix de quels efforts ils avaient pu réussir à franchir cet espace. Le plus faible des deux commençait à ressentir un engourdissement dans ses membres, tout son corps éprouvait un malaise indéfinissable, signes précurseurs de ces congestions terribles occasionnées par le froid et dont le dénouement fatal est presque toujours la mort.

Il manifestait à son compagnon d'infortune l'intention de se reposer dans le fossé qui bordait le chemin, déclarant ne pouvoir plus avancer. L'autre l'encourageait, au contraire, essayant de le soutenir, lui faisant comprendre le danger auquel ils allaient s'exposer tous les deux s'ils s'abandonnaient à cet état de torpeur qui commençait à les gagner. Forcément, il fallait continuer la route, espérant trouver une maison hospitalière qui leur permettrait de réchauffer leurs membres glacés et de passer la nuit à l'abri du mauvais temps.

Cinq heures venaient de sonner. Les pâles lueurs du crépuscule avait fait place aux faibles rayons d'une lune nouvelle que les nuages cachaient de temps en temps ; les rafales se succédaient par intervalles égaux et presque mesurés ; de gros et épais flocons de neige tombaient au milieu d'un silence qui n'était interrompu que par les légers battements du cœur de ces enfants, ou le bruit de leurs pas frappant le sol durci par la gelée ; la campagne présentait un aspect désolé et sinistre et semblait se couvrir d'un immense suaire dont la vue seule vous remplissait d'effroi.

Soudain, à quelques centaines de mètres, ils aperçoivent une maison. Pleins de confiance, ils sentent leur courage renaître ; c'est le salut pour eux, et cette idée augmente leurs forces ; ils espèrent trouver là une âme charitable qui se laissera attendrir par leur malheur et leur permettra de passer la nuit sous son toit hospitalier. Et qui sait ? ils trouveront peut-être là aussi un morceau de pain dont ils n'ont pas goûté depuis la veille et un verre d'eau pour humecter leur gorge sèche.

Ils arrivent enfin et frappent un timide coup avec le marteau cloué sur la porte, que le plus fort saisit de ses mains crispées. Un morne silence succède au bruit du marteau, et puis plus rien. Ils recommencent leur appel désespéré de minute en minute, à cinq ou six reprises, mais personne ne vient à leur secours.

Pauvres enfants !...  
Confiant dans votre jeunesse et dans votre excellent cœur, il vous semblait que le monde ne contenait plus d'ingrats. Hélas ! comme vous vous trompiez et que d'égoïstes se trouvent souvent sur votre passage, sans même que vous vous en doutiez !... Hommes lâches au cœur dur, à l'âme pétrie de boue, aux sentiments grossiers, tartufes, que de misères vous pourriez soulager, que de malheurs seraient évités, si vous aviez la conscience plus juste, si vous étiez plus généreux, si vous étiez humains !...

Quelle cruelle déception pour eux ! Alors qu'ils croyaient être sauvés, ils se voient maintenant à deux pas du tombeau !

Reprenant leur course afin de se réchauffer un peu, le teint livide, les yeux hagards, des spectres hideux passent et repassent devant eux, semblent se moquer de leur faiblesse et les attirer peu à peu jusqu'au fond de leurs sombres demeures. Épuisés, hors d'haleine, ayant à peine fait cinq cents mètres de plus, ils tombent au bord de la route, sur un tas de cailloux, pour ne plus se relever. Ils s'embrassent alors comme pour lutter plus avantageusement contre ces noirs fantômes qui les poursuivent depuis longtemps, adressent un dernier adieu à leurs parents, à leurs riantes campagnes qu'ils ne reverront plus, commencent à entonner faiblement leur traditionnelle chanson du pays, chuchotent tout bas les premiers mots de leur éternel hosanna : " Ah ! ramona..." et rendent leur belle âme à Dieu.

Pauvres enfants ! Pauvres enfants !...  
Le lendemain, des passants trouvèrent leurs corps étendus sur la route à l'endroit où ils étaient tombés, le visage tourné vers les lieux de leur naissance qu'ils ne devaient plus revoir, enlacés, dans cette lutte suprême et désespérée pour la défense de leur vie, et quelques personnes charitables les recueillirent et leur rendirent pieusement les derniers devoirs.

Pauvres enfants ! Pauvres enfants !...

*J. Martin.*

Armissan, (France).

BIBLIOGRAPHIE

*Une lecture par jour*, tel est le titre d'un opuscule qui vient de sortir de presse aux ateliers du *Pionnier*, de Sherbrooke.

Ce petit livre, approuvé par Sa Grandeur Mgr Antoine Racine, évêque de Sherbrooke, sera, nous l'espérons, bien accueilli par toutes les familles du Canada. Il est divisé en trente-et-un chapitres, un pour chaque jour du mois. Ce sont de courtes méditations, extraites des écrits d'un prêtre zélé qui, pendant près d'un demi-siècle, prêcha la parole de Dieu.

Son prix minime le met à la portée de toutes les bourses : un exemplaire, dix centimes ; douze exemplaires, une piastre.

C'est un excellent ouvrage de propagande chrétienne et, à ce titre, nous le recommandons spécialement aux membres du clergé.

A Sherbrooke, chez A. M. Richer, libraire, au bureau du *Pionnier* et chez tous les libraires du pays.

Toute la presse parla, il y a deux ans, de ce beau et très important livre : *Les poètes du clocher*, par lequel M. Charles Fuster fit connaître et populariser un mouvement intéressant entre tous.

Il y passait en revue, avec des aperçus bien curieux, des silhouettes vivantes, tous les écrivains bretons, flamands, angevins, franc-comtois, provençaux, parisiens même, qui célèbrent leur province natale ou en dépeignent les mœurs particulières. Il leur consacrait un grand nombre de chapitres, en entremêlant ses critiques de descriptions magistrales comme celles de Bruges, de l'Auvergne ou du Jura, si souvent reproduites depuis. Enfin, et pour rendre l'œuvre plus utile, pour lui bien donner le caractère d'une anthologie, il faisait plus de 300 citations remarquables.

Le livre a fait du bruit, suscité bien des efforts nouveaux, définitivement consacré diverses réputations. Son succès a été si sérieux, que la quatrième édition vient d'être mise en vente, (chez Fischbacher, 33, rue de Seine, Paris.) C'est là qu'on peut demander, au prix de \$1 20, les *Poètes du clocher*, avec un beau dessin inédit de l'un d'entre eux, Jules Breton.

Tous les lettrés voudront lire ou relire cet ouvrage capital de Charles Fuster.



Statue de saint Pierre

Les personnes suivantes servirent de parrains et marraines : 1re cloche : M. l'abbé Quiblier, seul, représentant le séminaire de Saint Sulpice ; 2e cloche : M. et Mme Furniss ; 3e cloche : M. et Mme John Donegani ; 4e cloche : M. et Mme O. Berthelet ; 5e cloche : M. Fred.-Aug. Quesnel et Mme A. Laframboise, représentant Mme veuve Jules Quesnel ; 6e cloche : M. et Mme Hubert Paré ; 7e cloche : M. L. S. Parent, curé de Repentigny, seul ; 8e cloche : M. Jean Bruneau, ne pouvant assister, s'était fait remplacer par deux de ses enfants ; 9e cloche : M. Maurice Laframboise et Mlle Elmire de Rocheblave ; 10e cloche : M. et Mme Bouthillier, n'ayant pu venir de Kingston, étaient représentés par M. Augustin Perrault.

Ces cloches ont coûté 1,900 louis ; si on ajoute à ce prix, les frais de transport, de douane, l'inscription des emblèmes, l'habillement dont elles étaient revêtues le jour de la bénédiction (coûtant seul 400 louis), on peut dire qu'elles ont coûté réellement £2,750 (\*).

(\* Ces cloches donnent les sons suivants : la 1re (Marie Victoria), du poids de 6,011 livres, sonne *do* ténor ; la 2me (Edouard Albert Louis), 3,633 livres, *ré* ténor ; la 3me, 2,730 livres, *mi* ténor ; la 4me, 2,114 livres, *fa* ténor ; la 5me, 1,631 livres, *sol* ténor ; la 6me, 1,463 livres, *la* ténor ; la 7me, 1,200 livres, *si* ténor ; la 8me, 1,093 livres, *do* octave ; la 9me, 924 livres, *ré* octave, et la 10me, 897 livres, *mi* octave.

Les donateurs de ces cloches sont : (1ère cloche) le séminaire, (2me cloche) MM. Albert Furniss et Ed. Dowling, (3me) M. et Mme John Donegani, (4me) M. et Mme Olivier Berthelet, (5me) l'hon. Jules Quesnel, (6me) M. et Mme Hubert, (7me) M. L. S. Parent, curé de Repentigny, (8me) M. Jean Bruneau, (9me) M. et Mme T. Bouthillier, (10me) M. Augustin Parent.

*G. Allouard*

A suivre

NOUVELLE HISTORIQUE CANADIENNE  
FRANÇAISE

PENDANT des mois et bien des mois, personne ne put savoir quels étaient les deux individus, demeurant dans une maison du bon vieux temps, édifice en pierres rondes, ovales ou plates, petites ou grosses, superposées sans symétrie, couchées sur un jaune lit de mortier rugueux.

Ces pierres, quoique sans âme, sans organe, sans vie, subissaient, comme tout ce qui existe ici-bas, les avanies du temps. Il les avait noircies de ses caresses ignobles, il les avait marquées à son empreinte. La tache était indélébile. Telle la réputation ternie d'un humain.

Le toit, jadis en bardeau, disparaissait sous une épaisse couche de mousse, verte comme des eaux saint-laurentiennes. Et ça vous poignait le cœur de voir la nature embellir jusqu'au tombeau, semer des émeraudes sur une masse rocheuse, à l'aspect sombre, sépulcral.

Pourtant, cette masse se trouvait rue Notre-Dame, au centre de la ville. On l'eût dit jetée là pour servir d'épouvantail.

—Que s'y passait-il donc ?

Cette question surgissait infailliblement dans le cerveau des passants et demandait une réponse sans jamais l'avoir, car les voisins, même les plus curieux, savaient peu de choses.

Tous les matins, un drôle de type, grand, sec, vieux — le domestique — parcourait les environs, achetait les provisions. Parlant avec laconisme, ne répondant pas aux questions indiscrettes, il rentrait au plus vite, en tirant sur lui la lourde porte qui faisait grincer goads et pentures, semblablement à une gémissante porte de prison.

L'après midi, paraissait un autre type, sexagénaire, courbé, à l'œil éteint, aux cheveux blancs, aux formes grassouillettes, l'air d'un rentier. Il trottnait du haut en bas de la ville.

Vers cinq heures, il revenait encombré de paquets précieusement portés, s'enfouissait dans sa demeure et, le lendemain, la même monotone vie recommençait.

N'était-ce pas assez bizarre pour éveiller la curiosité des gens ?

Aussi, devant cette énigme, les langues avaient beau jeu. Les histoires les plus contradictoires, les plus fantastiques, les plus incroyables se propageaient avec la rapidité d'un feu de prairie.

Le fait était nouveau, et comme tout ce qui est insolite prend bientôt — surtout dans ce pays — une teinte de merveilleux vis à vis la populace, celle-ci crut que les deux vieillards étaient sorciers.

Cette supposition avait, un jour, été confirmée par la nouvelle qu'un gamin répandit brusquement dans le quartier. En prenant de grandes précautions, il s'était approché de la maison, puis avait escaladé le mur — ceinturant la cour — près d'une fenêtre du rez-de-chaussé. Précisément un carreau était ouvert. Son regard plongea à l'intérieur, mais quel n'avait pas été son saisissement ! Le

petit vieux, en robe de chambre, était là, occupé à examiner des objets bizarres, inconnus, et toute la pièce en était remplie et, par-ci par-là, des livres, bien sûr des grimoires.

Si extrême avait été sa frayeur, que l'enfant dégringola.

Toutes les commères, le soir, affirmaient tout bas, avec mystère, que le diable logeait dans la *cabane aux sorciers* — épithète gratuite qu'on avait donnée à la résidence de M. Pinchol — c'était le nom de notre héros.

\* \*

Montréal, à cette époque, n'était pas cette cité superbe d'aujourd'hui. Ses ridicules fortifications, qui la tenaillaient dans un espace de cent acres, existaient encore. Aussi les commentaires allaient bon train et se transmettaient avec la plus grande facilité. Très tôt nos deux originaux furent en butte à la curiosité des gens de partout. On se montrait leur maison comme une chose extraordinaire.

Les audacieux — les jeunes gens — juraient de briser le secret de cette vie monacale si tranquille.

Sans avoir de motifs vulgaires, mais aiguillonné quelque peu par la curiosité, un adolescent bien connu, Jacques Viger, plus tard premier maire de Montréal et antiquaire distingué, jura d'en avoir le cœur net. Une force incompréhensible le poussait d'ailleurs à agir ainsi. De même que le fer est irrésistiblement attiré vers l'aimant, de même Jacques se sentait porté à se rapprocher de ce vieillard. C'est que l'influence magnétique, qui s'établit entre deux personnes ayant les mêmes aspirations, les avait unis. Déjà, le germe de la passion des recherches historiques se développait en lui.

En peu de temps, au fait des habitudes de M. Pinchol, il sut où ce dernier allait.

Le sexagénaire visitait certains marchands de la Basse-Ville (rue St-Paul) qui tenaient en réserve, pour lui seul, les antiquités canadiennes qu'ils avaient l'occasion d'acheter à des prix ridicules et les lui revendaient à gros bénéfices.

Jacques s'entendit avec un de ces marchands et il fut mis en relation avec le *bonhomme*. De jour en jour, par le moyen de la conversation, de petits services, la connaissance se fit et une amitié bizarre lia ces deux êtres disparates par l'âge mais en pleine communauté d'idées.

Finalement, M. Pinchol invita Jacques.

\* \*

Le jeune Viger, tout joyeux d'être arrivé au but, ne manqua pas l'occasion. Il se rendit chez Pinchol et pénétra dans la fameuse *cabane aux sorciers*, au grand ébahissement du voisinage.

Reçu avec la plus grande courtoisie, par le maître de céans, il fut introduit dans le *sanctum sanctorum*, c'est-à-dire dans la pièce, où se tenait d'ordinaire son vieil ami.

Un cri de surprise s'échappa involontairement de sa bouche. Il était en présence d'un musée. Non pas une banale collection sans goût, pour le seul plaisir de ramasser.

Jacques, après avoir visité tout, après avoir eu des explications sur chacun des objets, demanda à l'antiquaire quel avait été son but, ou du moins son arrière pensée, en agissant ainsi ?

— Mon jeune ami, répondit le vieillard, j'ai ici réuni cette collection par patriotisme. J'ai voulu avoir devant moi ces reliques du passé qui, dans leur muette stabilité, parlent néanmoins à mes yeux et font mon esprit se reporter en arrière.

Je retrouve au milieu de tout cela ma vie, mon histoire. Peut-être vous intéressera-t-elle, laissez-moi vous la dire rapidement.

\* \*

« En 1760, je n'avais que quinze ans, mais mon cœur battait d'amour pour sa patrie. Les revers qu'elle venait d'essuyer, la mort d'un père chéri, au champ d'honneur, sur les plaines d'Abraham, m'avaient douloureusement torturé. Une noble colère m'embrasa, je résolus de venger mon père ou de verser, moi aussi, mon sang pour la Nouvelle-France.

« Malgré ma mère, ma bonne et sainte mère, je m'enrolai, au printemps de 1760, dans l'armée de Lévis. A la brillante bataille de Sainte-Foye, je fis partie de la fameuse brigade des miliciens mont-réalais, qui, sous le commandement du colonel Rhéaume puis de M. de Repentigny, seules, opposa une barrière infranchissable à l'armée anglaise (\*).

« Hélas ! la fortune ne nous sourit pas longtemps. La retraite pénible commença, nous revînmes à Montréal ; Vaudreuil capitula ; Lévis repassa en France ; le pays devint colonie anglaise et je fus contraint de pleurer en silence la perte de la mère patrie, l'asservissement de sa fille.

« C'est alors que germa en mon cerveau l'idée de réunir ici, dans cet endroit, tout ce que je pourrais recueillir de reliques du passé. Et lorsqu'il m'arrive, comme par les temps malheureux que nous traversons, de sentir mon âme se révolter devant la tyrannie d'un Haldimand ou d'un Craig, alors, je m'enferme dans cette *chapelle* et là, en face de ces restes muets d'un passé magnifique, mes larmes coulent, coulent abondamment et mon cœur, rempli d'émotion, trop patriote pour se courber jamais, pour reconnaître jamais le joug, demande la mort. La mort, la douce mort qui nous délivre de tout ; la mort, la glorieuse mort qui libère l'âme de ses chaînes pour l'envoyer vers la lumière : *ad lucem !* »

Le patriotique vieillard s'était transformé pendant cette tirade, qu'il appelait son histoire. Le sentiment qu'il tenait enfermé au dedans de lui-même, content de pouvoir s'épancher, heureux de trouver une âme où comme en une terre fertile il irait germer vite, redonnait à l'ancien soldat de Lévis la vigueur de l'âge mûr. Sa taille s'était redressée, ses petits yeux gris, vifs, pétillaient de plaisir, d'amour, d'admiration. La main levée, le regard tourné vers le ciel il semblait beau, grand, magnifique.

Cette régénérescence ne dura pas longtemps et avec elle le bonheur d'un instant s'évanouit.

La réalité, hideuse en sa difformité brutale, vint remplacer l'idéal beau, doux, saint qui, pendant des secondes trop courtes, avait réussi à faire promener un sourire sur les lèvres de l'antiquaire.

Du noir, du rouge, des ténèbres, du sang, il ne voyait plus que cela dans l'avenir de sa race. Des larmes roulaient sur ses joues, des sanglots secouaient cette poitrine autrefois forte, maintenant affaiblie par les ans.

Jacques Viger, ému au plus profond de son être, demeurait silencieux, respectant la douleur de ce militaire, de ce patriote.

\* \*

Cinq ans plus tard, M. Pinchol étant décédé, son testament fut ouvert.

Tous les biens étaient donnés au fidèle serviteur du défunt, à l'exception de la collection léguée à Jacques Viger.

## ÉPIQUE

A MME GRAZIA P... QUI M'OFFRE TOUTE SA TENDRESSE

Poignée de conseils pour être pris ou laissés. — ad libitum

Pauvre petite ! J'ai souri et vous vous êtes fâchée. Puis, quand détachant vos bras de mon cou je vous ai dit avec un sérieux que vous ne m'aviez jamais vu : prenez garde ! vous me ferez mal ; vous êtes restée toute surprise et n'avez rien compris à la rudesse de ma phrase.

Vous me ferez mal !... Mais oui, si je vous prends au mot et me vais bercer de toute cette amitié dont vous voulez m'êtreindre.

Ecoutez-moi.

Quel âge avez-vous ?... Ces choses ne s'écrivent guère dans les colonnes d'un journal ; cependant

(\*) Historique. V. Garneau, pp. 363 et 364, vol. II.

si je ne craignais de blesser vos prétentions à la grande demoiselle, je vous dirais : vous n'êtes qu'une enfant....

Et pourtant, vous êtes sortie hier du pensionat, lancée aujourd'hui dans le monde, dans ce monde qui fréquente les places d'eau, vous êtes fêtée un peu, aimée beaucoup.

Mais que sont ces succès, ces triomphes, et entre nous, que savez-vous ?....

Ah ! prenez garde, n'allez pas ainsi enlacer tout ce qui vous plaira sur la route : vous déchirez vos doigts. N'allez pas noyer de tendresse la première personne qui vous inspire quelque sympathie : savez-vous qui elle est ? Et quand vous le saurez, si elle ne vous plaît plus, comment reprendrez-vous votre affection ?

A ménager la chèvre et le chou on n'arrive jamais ; et vous ne sauriez croire de quel embarras vous vous verriez alors enveloppée.

\* \* \*

Vous croyez me connaître. Chère enfant !... C'est vrai, j'ai écouté sans rire toutes vos confidences aussi spontanées que naïves ; je vous ai laissées étaler, avec l'éloquence qui vous emportait, tous les brimborions de votre esprit et de votre cœur ; mais pensez-vous qu'après la vingtaine on se livre ainsi ? qu'on ouvre ses tiroirs et qu'on dise au premier venu : regardez, fouillez !

Non, non.

Les gens ne se jugent pas dans un sourire : que de grimaces ce sourire même ne peut-il cacher !

Ce n'est pas dans une fête brillante, dans un milieu parfumé, à travers des flots de lumières et de luxe, qu'on cherche ordinairement les amis.

Grazia, dans les heures de calme et de douceur, dans les plaisirs faciles et qui coûtent peu, se forment ces liens, d'autant plus solides, d'autant plus chers et sûrs, qu'ils résistent aux coups rudes du malheur et des ans.

\* \* \*

Laissez-moi vous parler franchement.

Vous me paraissez d'une nature à aimer les tourmentes, d'un tempérament à vous accrocher à tout ce qui, sur le chemin accidenté de l'existence, vous sourira, à suivre le premier mouvement de votre imagination montée par une forte fièvre mondaine, à n'écouter que votre cœur.

Vous me faites peine, vraiment.

Quelles tempêtes vous vous amassez pour les jours où l'on recueille ce que l'on a semé !....

\* \* \*

Votre cœur ! Mais qu'est-il votre cœur, comme celui de chacun de nous ? Un malheureux vagabond qui vous peut entraîner à tous les excès, à toutes les sottises, s'il n'est tempéré, retenu, par un jugement sain, par une supputation minutieuse des événements ou des choses qui vous captivent et vous attirent.

Ma chère amie, avant de vous laisser aller à cet enthousiasme si prompt, et déplorable même chez vous, je vous prie, consultez votre raison.

Vous ignorez que de telles veines seraient épargnées et s'épargneraient encore des personnes, à l'âge mûr peut-être, si, en toutes circonstances, elles s'en rapportaient à un raisonnement lent et sûr, plutôt qu'à un entraînement subit, à un instinct étrange qu'elles osent confondre et nommer un sentiment.

C'est de cette dernière façon qu'elles se créent des abîmes de déceptions, de désenchantements, de regrets ; qu'elles nagent sans cesse dans les pleurs. Et c'est à recommencer toujours.

\* \* \*

Oeil ouvert, Grazia ! Nous sommes les propres artisans de nos malheurs, de même que nous le pourrions être de notre bonheur, si nous agissons toujours avec tact, prudence et modération.

Dieu, ou sa sage providence, n'est pour rien dans nos grandes douleurs, dans nos tristesses, nos larmes. Elles naissent toutes de notre faiblesse, de nos folles et ridicules prétentions.

Nos rêves, poussés pas la fougueuse ambition qui ne s'arrêtera jamais, voudraient saisir tout ce qui flatte, ensemence, grise, et voir ces possessions s'éterniser entre nos mains. Comme si nous en étions encore aux coups des baguettes magiques de ces généreuses fées d'autrefois !

Je vous donne raison ; oui, mon amie, qui de nous ne s'est trouvé comblé d'ivresse, sous la puissance de la plus grande joie que puisse enfanter l'imagination ? Qui n'a été réellement heureux ?... Mais qui aussi n'a pleuré quand, croyant posséder le bonheur même, nous l'avons vu glisser sous nos efforts ?....

C'est qu'il ne faut pas tant y croire et s'y cramponner, tant s'agiter et se désespérer. Il est passé,.... il passe,.... hélas ! comme tout est passé et passe, d'après la loi d'ici-bas.

Et cette loi, elle est bien faite pour nous, allez.

Vous, avec vos dix huit ou vingt ans, vous ne pouvez croire qu'après certaines heures de félicité suprême, d'incarnation avec la jouissance même, la meilleure et la plus pure, vous ne pouvez croire qu'on se voie tout à coup, sans transition à peine, abîmés dans les amertumes, dans le vide.

Que vous êtes naïve !

S'il était possible de retenir le bonheur tel qu'il apparaît un moment à chaque être qui le court et s'en donne la peine, ce ne serait plus le bonheur. Il deviendrait notre familier ; nous le recevriens en robe de chambre et en papillottes : il finirait par nous lasser.

Le bonheur ! Mais c'est sa nature d'inconstant qui nous le fait tant aimer. Qu'il demeure, et nous lui rions au nez.

\* \* \*

Toutes ces choses vous les comprendrez—plus tard. Et vous ne m'en voudrez plus d'avoir pris un ton grave que vous ne me connaissiez pas, avec ces verres qui chez moi vous déplaisent, pour l'unique plaisir de vous sermoner. En attendant, topez là ! je suis votre amie ; amie aussi sincère et plus franche que toutes celles auxquelles, avant la fin de la saison, vous irez raconter vos hauts faits et jurer de votre tendresse.

*St Maurice*

En villégiature.

## L'ART DE RÉGLER SA VIE

Loin qu'il faille considérer l'effort soutenu et quotidien comme l'unique loi de l'individu, il faut toujours faire leur place aux plaisirs, aux saines distractions, aux joies de la famille et de l'amitié, les considérer même comme le véritable but de la vie, dont le travail est seulement le moyen. Le vrai devoir de l'homme est d'être heureux et de rendre heureux ceux qui l'entourent. Or, le secret du bonheur est de bien remplir sa tâche, quelle qu'elle soit, et l'on n'y arrive jamais mieux, selon le mot de Pléne, qu'en sachant se divertir à propos et se tenir en gaieté : *Studia hilaritate proveniunt.*

En général, la grande difficulté n'est pas tant de se procurer ce qui amuse à l'occasion que de résister aux assauts de la douleur et des soucis. Parmi ces soucis, il en est sans doute d'inévitables. Mais n'y en a-t-il pas un grand nombre que l'homme sage peut conjurer s'il y apporte un peu de soin, ceux, par exemple, qui proviennent d'une négligence habituelle des principes de l'hygiène ?

La maladie, les petites incommodités, sont en effet la grande source de la préoccupation et de la tristesse. Or, il faut bien le dire, dans les trois quarts des cas, l'individu semble avoir en vue de se les assurer, au lieu de conduire sa vie en vue de les éviter. Simonide était plus sage quand il classait comme il suit les bonheurs de l'existence : en première ligne, la santé ; en seconde, la beauté physique ; en troisième, la richesse bien acquise ; en dernière, les plaisirs de la jeunesse et les exercices du corps partagés avec des amis sûrs.

Peu de gens savent à quel point la santé de

l'individu est véritablement à sa discrétion. Chacun sait bien qu'il peut à volonté se rendre malade, mais on oublie trop qu'on peut également beaucoup pour rester bien portant. La sagesse des nations proclame qu'à quarante ans quiconque n'est pas un sot doit être plus ou moins médecin. Malheureusement, le plus grand nombre des hommes, au lieu d'être médecin à cet âge, sont malades.

Et qu'aurait-il fallu pour leur épargner ce supplice ? Rien de plus que des habitudes régulières, de l'exercice quotidien au grand air, de la propreté personnelle, une alimentation bien comprise et, spécialement, la modération dans le boire et le manger. Neuf fois sur dix, le malade ne doit sa maladie qu'à lui-même.

Un autre grand élément de bonheur est le choix intelligent des livres. La plupart des hommes s'en remettent de ce choix au hasard. Il n'y a pas d'erreur plus funeste. Un livre est un ami, et tout le monde sait qu'un ami mal choisi ne peut que vous rabaisser, tandis qu'un ami bien choisi vous élève. D'autre part, les livres sont la fontaine des pensées ; quoi de plus important au succès et au bonheur que de se maintenir dans un courant habituel de pensées justes, fortes et saines ?

On ne saurait donc veiller avec trop de soin sur les lectures dont on fait sa pâture habituelle. Ce sont elles qui modèlent l'être interne, qui dirigent la vie et façonnent la conduite, le but, les aspirations, les actes de l'individu, souvent à son insu même. Pourquoi donc, au lieu de régler le choix de ses livres sur l'idéal qui se propose, se laisse-t-il aller si souvent à les prendre des mains du hasard ? Serait-il vrai, pour paraphraser le mot de La Bruyère, que l'homme emploie la plus grande partie de sa vie à rendre l'autre partie misérable.

Il y a encore les "bonheurs déguisés," c'est-à-dire des satisfactions que le sage sait trouver parfois jusque dans ses infortunes. C'est ainsi que Helmholtz faisait remonter à une fièvre typhoïde, dont il fut atteint dans sa jeunesse, l'origine de ses premières découvertes.

"Je les dus, en effet, disait-il, aux économies que cette maladie me permit de faire, dans l'automne de 1841, en ma qualité d'élève gratuitement soigné à l'hôpital, et grâce auxquelles je pus acheter un microscope."

Dans la plupart des cas, a dit sir John Lubbock, nous tenons en nos mains le bonheur de notre vie. C'est à nous de le comprendre, d'en apprécier à temps les conditions et de savoir nous plier aux règles très simples qui nous l'assurent presque toujours.

## PRIMES DU MOIS DE JUILLET

### LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Dame L. E. N. Pratte, 1622, rue Notre-Dame ; Dame Henri Véronneau, 93, rue Rose ; A. Rouleau, 1374, rue Ontario ; Alfred Donais, 34, rue Maisonneuve ; Joseph Ricard, 24, rue Cathédrale ; Thomas Massé, fils, 113, rue St-André ; Dame Cyrien Paquette, 453, avenue Laval ; Dame Téléphore Bernier, 79, rue Campeau ; T. Deguire, 29, rue Versailles ; Delle Sarah Gauthier, 160, rue Dorchester ; L. T. Bernier, 28, rue Drolet ; Delle E. Belz, 230, rue St-Dominique ; Dame Alfred Lortie, 8, rue Rose ; Napoléon Larose, 20, rue Lamontagne ; T. M. Prévost (\$2.00), 575, rue Hypolite ; J. A. A. Michaud, 30, rue Richardon.

Québec.—Delle Blanche Emond, 85, rue Bayard, St-Sauveur ; Siméon Joui, rue Napoléon, St-Sauveur ; Dame Alfred Rochette, 479, rue St-Valier ; Arthur Chamberland, 221, rue Franklin, St-Sauveur ; Arthur Beaudoin, 194, rue St-François ; R. S. Bergevin, rue Grant ; Louis Bureau, 175, rue du Pont ; Alphonse Savard, 163, rue Richardson ; Delle Joséphine Binet, 260, rue St-Joseph ; Delle Georgiana Roy, 19, avenue Renaud, St-Sauveur ; Joseph Robitaille, 121, rue Richardson.

St-Cunegonde.—J. Omer Marchand, 1506, rue St-Jacques ; Félix St-Onge (\$3.00), 1608, rue St-Jacques ; Isaie Vary, 3222, rue Notre-Dame.

St-Henri de Montréal.—Wilfrid Taillefer, (deux primes), 51, rue St-Ambroise ; Delle Alphonsine Bouez, 71, rue Bourget ; A. Sauvé, 3496, rue Notre-Dame.

Pointe-St-Charles.—Louis Poulin, 124, rue du Grand Tronc ; Benoît Aumond, 156, rue Ropery.

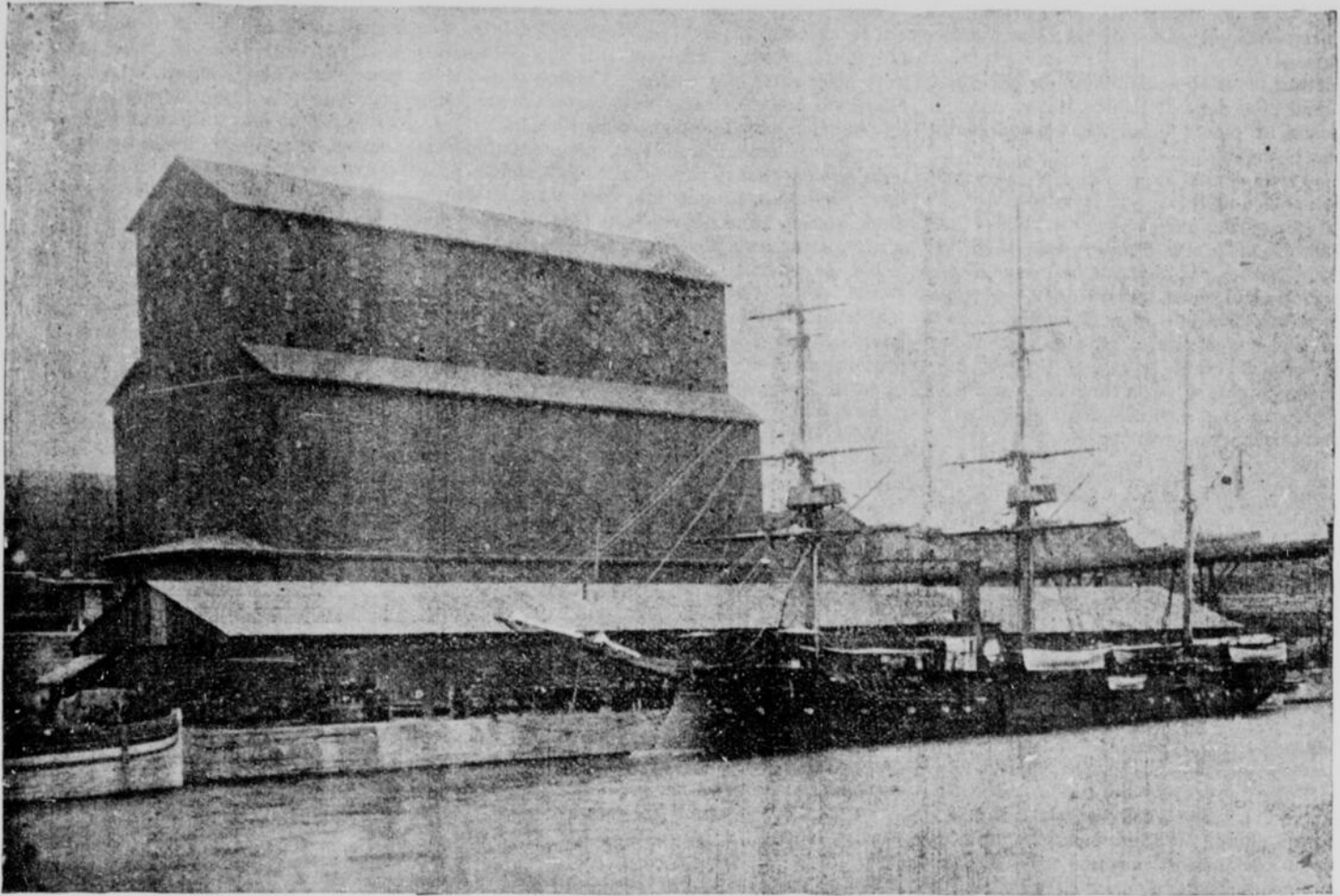
Nicolet.—Alfred Duval.

Georgetown, P. Q.—C. LeBlanc (\$5.00).

St-Raymond.—E. A. Panet.

Boston, Mass.—J. T. Berger, 2, Savin St.

Georgetown, Minn.—Philippe Fortier.

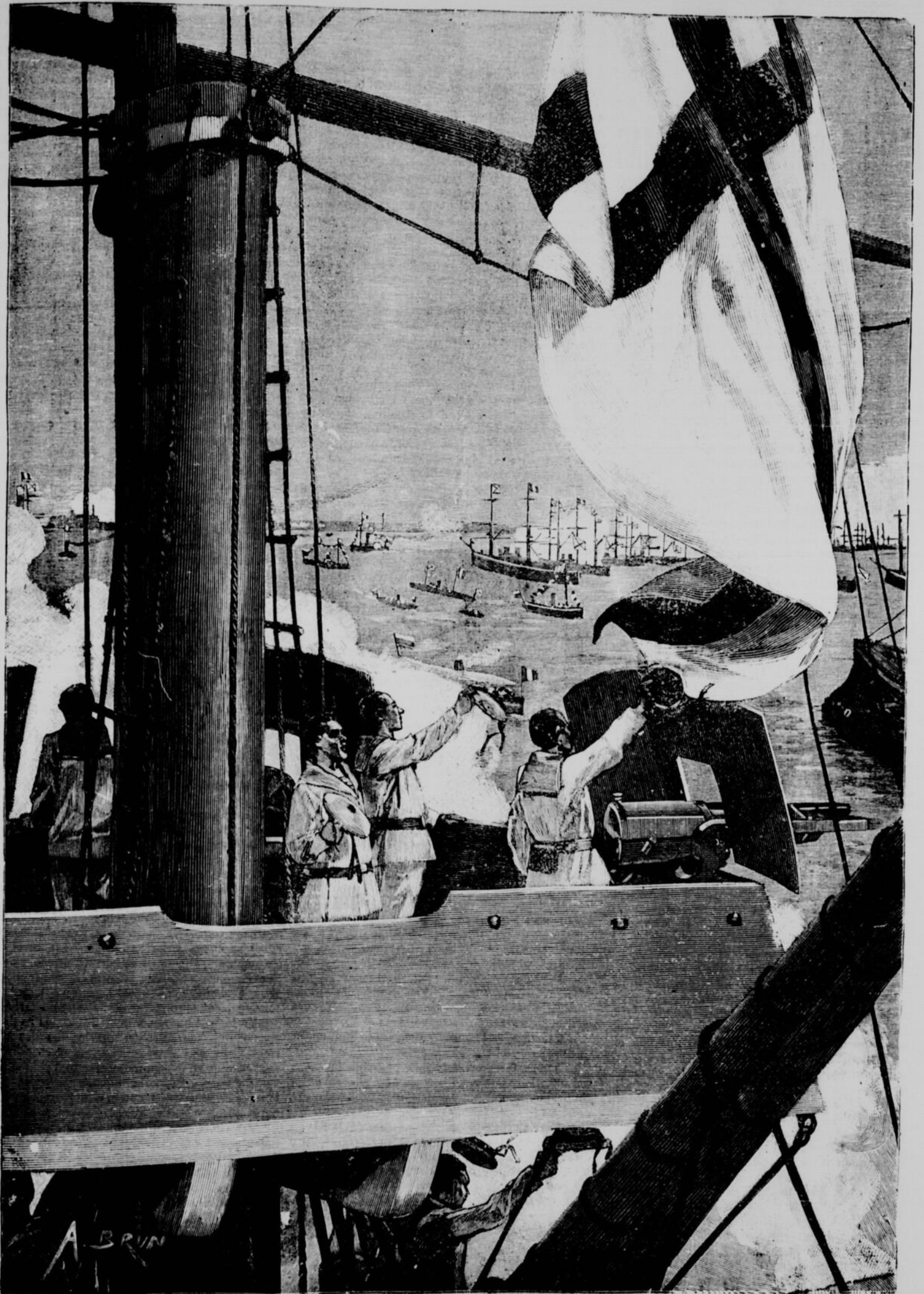


VISITE DES MARINS FRANÇAIS.—L'AVISO *LE BISSON* DANS LE PORT DE MONTREAL.—(Photographie Chalifoux)



R. Beullac	Anquetil	Rouvier	Fréchet	Simon	Schowb	Puech	Lejay	Jonas H.	Beaugrand	Maille
	<i>Aide camp.</i>	<i>Ensigne.</i>		<i>Lieut.</i>	<i>V. consul.</i>	<i>Commdt.</i>	<i>Lieut</i>		<i>Aspirant.</i>	
DeMachy	DeLesquin	DeLaBarthe		Wolff	Chouillou	DeLartigues	Guilhern	Labadens	Guigues	
	<i>Aspirant.</i>			<i>Ensigne.</i>		<i>Aspirant.</i>		<i>Medecin.</i>	<i>Aspirant.</i>	

VISITE DES MARINS FRANÇAIS.—UN PARTI D'EXCURSIONNISTES AU SOMMET DU MONT-ROYAL.—(Photographie Laprés)



L'ESCADRE FRANÇAISE A CRONSTADT.—LE PAVILLON RUSSE AU GRAND MAT DU MARENGO.—(De l'Illustration)

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

## AMOUR SOUS LES FRIMAS

II

AU PATINOIR

(Suite)

—Faut-il mère, que je te dise le nom de toutes les jeunes filles dont je fais la connaissance. Je t'avoue que je n'y ai pas songé, et d'ailleurs cela n'a aucune importance.

—Eh ! eh qui sait ?

Le fait est que Mme Rosewood avait parfaitement saisi le sens de ce petit incident. Elle avait remarqué que les yeux de Mlle Marguerite avaient cherché ceux d'Alfred, qu'elle avait ébauché la première une inclinaison de tête avec un gracieux sourire. Son cavalier avait paru peu satisfait de cette marque d'attention donnée à Alfred, et il lui avait à peine fait de la tête et comme à contre-cœur, un petit signe de reconnaissance. Quant à Alfred son émotion s'était trahie par un mouvement involontaire du bras sur lequel sa mère s'appuyait, et par le son de sa voix. Mme Rosewood avait saisi tout cela du premier coup, et tout en marchant elle faisait ses déductions.

—Mais, reprit tout à coup Alfred, je ne suis pas venu ici seulement pour regarder ; je veux aussi patiner.

—Va, va, mon garçon, fit la mère ; je ne te retiens pas.

Et Alfred courut à la chambre réservée aux hommes, pour mettre ses patins. Deux minutes après il s'élançait sur la glace.

Patiner pour lui était un jeu, ou si l'on préfère un art dans lequel il s'était exercé depuis sa plus tendre enfance, et plus que jamais, ce soir-là, il se sentait en bonne disposition de montrer son habileté, car il savait que les yeux de Marguerite étaient tournés vers lui. Il fit d'abord quelques tours, puis avisant une jeune fille de sa connaissance qui était seule, il lui offrit galamment son bras qu'elle accepta avec empressement.

C'était une belle fille, l'une de ces beautés sévères qui laissent l'esprit en repos et qui troublent peu les sens. A l'encontre de ses camarades, elle n'aimait pas à flirter. Alfred le savait, car il la voyait de temps en temps à son magasin où elle allait faire ses achats. Cependant, ce soir-là, Alfred se sentait en verve et de bonne humeur. Il la complimentait sur sa bonne tournure, sur son teint frais et rosé, sur son habileté à patiner. Il parlait avec abondance, avec chaleur même, comme quelqu'un dont les sentiments débordent au dessus de la galanterie conventionnelle. Elle l'écoutait toute ravie, peu habituée à ce langage. Parfois, elle souriait, ou rougissait de plaisir ; parfois elle avait une légère exclamation pour protester contre une galanterie un peu trop forte. Mais pendant qu'Alfred parlait à la jeune fille, son cœur était auprès de Marguerite. C'était à elle qu'il pensait, c'était à elle qu'il voulait parler, c'était elle qui lui inspirait tous ces beaux sentiments qu'il adressait à une autre. Il n'osait pas la regarder fixement ; mais il lui jetait de temps en temps un regard à la dérobée, il accélérât ou ralentissait sa marche, par calcul, afin de trouver la meilleure situation pour la voir ; son instinct d'amoureux lui disait quand elle se trouvait derrière lui.

L'orchestre venait encore de finir un morceau, et il y eut un intermède pendant lequel quelques patineuses se reposèrent. Marguerite était de ce nombre. Alfred eut un instant l'idée d'aller lui offrir son bras, mais il n'osa pas ; pendant qu'il

hésitait, un autre cavalier la demanda et elle partit avec lui.

—Ici, lui cria une voix.

Et en même temps, il se sentait pris par une main qui l'entraînait dans une de ces figures où les meilleurs patineurs déploient leur adresse et l'élégance de leurs mouvements. Ce sont deux lignes sinuées qui se coupent à distances égales, formant les anneaux allongés d'une chaîne régulière. Aux points d'intersection un cavalier et une cavalière se rencontrent en se donnant la main puis se séparent en sens opposé pour recommencer plus loin le même manège. Le coup d'œil est vraiment des plus gracieux pour les spectateurs. C'est une chaîne vivante dont les anneaux mobiles se nouent et se dénouent sans cesse.

Alfred, en ce moment, était un acteur, et il s'appliquait à remplir son rôle d'une manière satisfaisante. Un rôle bien connu, mais qui cependant avait quelque chose de nouveau : la présence de Marguerite. Déjà il venait de se croiser avec elle. Elle lui avait tendu sa main toute nue qu'il avait pressé doucement dans sa main gantée. La deuxième fois qu'il revint à elle, il avait enlevé son gant, mais elle avait remis le sien.

Ils se comprirent alors, et la troisième fois, leurs deux mains nues eurent une de ces douces et chaudes étreintes où vibre la passion. Ils la renouvelèrent plusieurs fois, au point qu'Henri qui les observait, eut des mouvements d'impatience. A la fin, n'y tenant plus, il abandonna son poste et donna le signal de la débandade.

A ce moment, Marguerite qui se trouvait à quelques pas devant Alfred, laissa tomber le gant qu'elle tenait à la main. Celui-ci s'élança pour le ramasser, et il l'avait déjà relevé d'un mouvement rapide, sans s'arrêter lorsqu'il vint buter contre Henri, qui lui aussi avait eu la même idée et s'était élancé vers le gant. Le choc fut si prompt que les deux adversaires perdirent l'équilibre et roulèrent sur la glace. Des exclamations et des rires s'élevèrent de tous les côtés.

Alfred se releva promptement et remit le gant à Marguerite ; Henri, plus furieux d'être distancé par son rival que de la chute en elle-même, se mit à l'apostropher en termes peu aimables. Des amis intervinrent. Alfred se contenta de hausser les épaules et se retira.

Rentrée chez elle, Mme Rosewood dit à son mari :

—J'avais bien deviné pourquoi Alfred était si soucieux ces jours derniers. Il est amoureux, et maintenant, je sais de qui. Devine, mon homme.

—Comment veux-tu que je devine ; je ne connais guère les jeunes filles qu'il peut fréquenter.

—C'est vrai, tu ne saurais deviner, il faut donc que je te le dise tout de suite : c'est de mademoiselle Marguerite Spencer.

—Tu plaisantes, ma chère femme.

—Non, pas du tout.

—Quoi ! tu veux dire la fille de M. Spencer, un des hommes les plus riches de la ville ?

—Précisément.

—Mais c'est de la folie. Comment as-tu pu t'imaginer cela ?

—Je n'ai rien imaginé ; j'ai vu de mes propres yeux.

—Ce n'est rien de sérieux, ces jeunes filles aiment tant à flirter.

—Pourtant, je t'assure que la jeune fille paraît bien sérieuse, bien éprise même.

—Allons, ma pauvre femme, je crains bien que ton affection pour notre garçon ne t'aie tourné la tête. Partagerais-tu, par hasard, ses chimères et illusions ?

—Peux-tu penser une chose semblable ? Elles me font peur pour lui, d'autant plus peur qu'il y a dans l'affaire un rival dangereux.

Et Mme Rosewood se mit à raconter à son mari tous les incidents de la soirée.

Il écoutait attentivement en hochant la tête.

III

ENTRE L'AMOUR ET L'AMITIÉ

La scène du patinoir n'avait fait qu'aviver encore davantage l'amour d'Alfred. D'un ami, il s'était fait un ennemi, un rival. Il le regrettait

presque. Cette amitié ne faisait que de commencer, elle promettait tant de bons résultats et voilà qu'à peine ébauchée, elle était brisée par une femme. Au fond il estimait Henri, il regrettait d'être obligé de lui tourner le dos ; mais entre lui et Marguerite, il ne pouvait hésiter une minute ; le choix était fait d'avance. Il ne fallait plus penser à retourner chez Henri, ni chez Marguerite.

Au patinoir, il y avait à craindre de nouveaux scandales et pour rien au monde il eût voulu s'exposer, ou plutôt exposer Marguerite à un renouvellement de la scène qui avait eu lieu ; c'était bien trop d'une fois. Alors, lui, d'ordinaire si tranquille, si attentif aux affaires de son magasin, qui ne sortait presque jamais, on le vit saisir les moindres occasions, les moindres prétextes pour sortir.

C'était dans l'après-midi. Il faisait le tour des rues les plus fréquentées de la ville où, par les beaux jours, les traîneaux se suivaient en longues files. Il y en avait de toutes sortes : des grands, des petits, des hauts, des bas, des carrés ; d'autres aux formes arrondies. Les plus aristocratiques avaient des chevaux fringants, aux pieds soigneusement ferrés pour s'enfoncer dans la glace, aux harnais reluisants. Des fourrures en garnissaient l'intérieur et retombaient par derrière à l'extérieur comme une tenture. On en voyait émerger des têtes couvertes de bonnets à poils, et des chapeaux de femmes si enfoncés dans les manteaux qu'il était presque impossible de reconnaître les visages. Alfred, cependant, n'avait pas de peine à reconnaître Marguerite. Il devinait de loin, plutôt qu'il ne voyait son traîneau parmi tous les autres, et en passant, ils échangeaient un regard, quelquefois même un sourire. Ils en avaient pris l'habitude ; c'était devenu comme une entente entre eux.

Un jour, pourtant, Marguerite passa près de lui sans détourner la tête. Ne l'avait-elle pas vu ? Si ; mais auprès d'elle était assis Henri qui lança en passant à Alfred un regard railleur. Les jours suivants la même scène recommença. Henri était toujours là, avec son regard railleur. Alors, Alfred n'osa plus recommencer ses courses. Il songea à écrire à Marguerite. Mais comment lui faire parvenir sa lettre ? Par la poste ? il n'y fallait pas songer. Elle pouvait tomber entre les mains de ses parents. Il valait mieux la lui remettre lui-même. Où et comment ? Il y réfléchit longtemps.

Un soir, il entra dans un temple protestant. Ce n'était pas le temple de sa religion. Il tremblait presque en franchissant le seuil, comme à l'idée de commettre un sacrilège, car il n'allait pas là pour prier. Il y avait à peine fait quelques pas qu'il s'arrêta, interdit, ne sachant plus où aller. Un de ces assistants qui sont toujours à l'entrée des temples protestants chargés de placer les personnes étrangères à la congrégation, vint le tirer d'embarras en le conduisant à un banc. Il s'y assit. C'était un banc très confortable, comme d'ailleurs tous ceux du temple, avec des coussins moelleux et ses petits escabeaux rembourrés pour les genoux. Il y avait au moins un douzaine de livres dans une boîte. Il en prit un, le premier venu, et l'ouvrit au hasard pour se donner une contenance. C'était un livre d'hymnes. Il détourna les yeux et vit autour de lui quelques personnes de sa connaissance qui le regardaient curieusement, ne l'ayant jamais vu dans ce temple auparavant, et se demandant ce qu'il pouvait bien venir y faire. Plusieurs femmes se penchaient à l'oreille de leur voisine pour y murmurer quelques mots. Il sembla à Alfred qu'elles parlaient de lui, et il se trouva profondément ridicule. Il venait d'apercevoir, à quelques bancs devant lui, un peu à droite, Marguerite avec son père et sa mère. Il n'avait fait que l'apercevoir rapidement, puis un nuage avait passé sur ses yeux et il avait détourné son regard aussitôt. Il lui semblait maintenant qu'autour de lui, tout le monde pouvait comprendre son émotion et que ses yeux le trahissaient.

*Louis Tessier*

A suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 22 AOUT 1891

## FLEUR-DE-MAI

QUATRIÈME PARTIE

## L'AFFAIRE DE LAURIAAC

Valroy, malgré sa force musculaire d'homme, avait toutes les peines du monde à la tenir.

Puis, ce paroxysme nerveux abattu, elle se laissa aller à un aveulissement morbide, insensible à ce qui pouvait se passer autour d'elle, ne répondant point aux interrogations toutes pleines d'angoisse de sa mère, non plus qu'à celles de Valroy, désespéré de voir la créature qu'il adorait donner tous les signes d'une aliénation désolante.

De la couche où Blanche reposait inerte, il était obligé de courir au lit d'Henri de Lauriac.

Le blessé réclamait également sa présence, son état exigeait une surveillance de tous les instants.

Et la mère, à quelle angoisse affolante n'était-elle pas condamnée !...

## IV.—L'INSTRUCTION

Arthur Forcière s'était levé ce jour-là de réjouissante humeur.

Le perpétuel sourire qui agrandissait sa bouche l'élargissait encore.

Et il était allé de son pied léger chez son excellent ami, M. Béchard, procureur de la République de Brétigny-sur-l'Aire.

Brétigny-sur-l'Aire, avons nous omis de le dire, est une petite sous-préfecture, gaie et riante, qui possède un tribunal de première instance, une brigade de gendarmerie, et toute la suite régulière des services administratifs et publics que comporte une petite ville bien organisée.

M. Béchard, homme entre deux âges, plus près du second que du premier, se montrait excessivement soucieux des devoirs de sa charge.

Maigre, les joues creuses, la barbe jaune et sel, affectant généralement les allures d'une brosse de chiendent mal taillée, M. Béchard n'était certainement pas un méchant homme, mais la dominante de son caractère était à coup sûr l'entêtement.

De plus, il possédait au plus haut degré une prétention courante, celle de démêler, dès le premier instant, les affaires les plus embrouillées.

Et du moment qu'il s'était fait une idée préconçue, du moment que son œil gris clair était fixé sur un prévenu quelconque, il entendait que ce prévenu fût un coupable, ce coupable un condamné, et les preuves les plus palpables, les contradictions les plus flagrantes n'auraient point eu le pouvoir de l'amener à récipiscence.

Un jour M. de Metternich, le diplomate bien connu, eut l'aplomb de prononcer devant M. Guizot, une phrase malheureuse.

—Je n'ai jamais connu l'erreur,—affirma-t-il sans sourciller.

M. Guizot le regarda avec un sourire.

—J'ai été plus heureux que vous, mon prince,—répliqua-t-il,—à diverses reprises, j'ai été à même de m'apercevoir que je m'étais trompé.

M. Béchard, tout au contraire, ne connaissait pas l'erreur.

Arthur Forcière entra dans le cabinet de travail du magistrat en fredonnant un air de chasse.

Depuis son aventure sylvestre, il était devenu, prétendait-il, un veneur consommé.

—Eh bien ! vous n'êtes pas prêt,—s'écria-t-il,—en voyant M. Béchard tout de noir habillé. Nous ne serons pas à l'heure au chemin de fer, nous allons rater le train.

Forcière et le procureur devaient aller ce jour-

à pêcher à la Loire, et ne revenir des bords fleuris qu'arrose le grand fleuve que très tard dans la soirée.

—Nous ne partons pas,—fit M. Béchard d'un air grave,—ou plutôt vous partez seul.

—Jamais de la vie, c'était entendu... Vous me faites manquer la plus belle partie du monde... ça n'est pas possible.

Et patati et patata... Forcière ne s'arrêtait point.

M. Béchard secoua la tête.

—Les devoirs de ma charge,—répliqua-t-il,—ne me permettent pas de me joindre à vous. Je ne pars pas... ou plutôt je pars d'un autre côté, dans un instant... Une affaire très grave... un crime !...

—Et où cela ce crime ?—demanda Forcière, qui était curieux comme une femme au lavoir.

—Au château de Lauriac.

Arthur Forcière bondit tout droit.

—A Lauriac !—répéta-t-il ; —mais j'en viens... il y a quelques jours à peine.

—Je le sais, aussi ai-je compté sur vous pour me fournir quelques explications préalables.

—Mais ce crime ?...

—Le marquis de Lauriac a été assassiné !...

—Ah ! mon Dieu ! est-ce possible !... M. Henri de Lauriac !... Quand je pense que j'ai déjeuné avec lui il n'y a pas huit jours !... A-t-on idée de ça !...

—Oui, c'est bien M. Henri de Lauriac. Il n'y a que lui, d'ailleurs, à porter ce nom...

—Et qui est ce qui a commis le crime ?

—Une petite folle, muette, idiote, recueillie par le marquis et qui habitait le château depuis quelque temps.

Arthur Forcière se frappa vivement les cuisses à diverses reprises.

—Eh bien ! moi !... —il disait moi, en arrondissant sa bouche en cul de poule,—moi je sais pourquoi elle a assassiné le marquis...

M. Béchard regarda Arthur Forcière avec stupefaction.

—Vous connaissez le motif de ce crime ?...

—Certainement... la petite s'est tout simplement vengée...

—Que voulez vous dire ?

—Voilà, je vais tout vous expliquer, et vous allez comprendre comme c'est simple.

M. Béchard changea complètement d'allures.

—Ce n'est plus votre ami qui vous parle, dit-il avec une gravité glaciale,—songez que c'est un magistrat qui vous interroge.

Arthur Forcière leva des yeux inquiets sur le procureur.

—Diable !—fit-il,—comme vous y allez. Je regrette vivement d'avoir eu la langue trop longue... et je devrais bien vous laisser vous débrouiller tout seul.

—Dans le cas où vous refuseriez de répondre, répliqua M. Béchard, qui avait, comme on sait, l'habitude de tout pousser à l'extrême,—oui, dans le cas fâcheux où vous refuseriez de me répondre, je me verraïs dans la dure nécessité de vous faire arrêter.

—Je parle, mais je parle... Je ne demande même qu'à parler,—fit Forcière précipitamment, tant il se sentait mal à l'aise.

—Vous ne ferez que votre devoir.

—Eh bien ! le marquis de Lauriac, a eu à cette chasse, où j'étais présent, un coup de fusil malheureux.

—Sous le sceau du plus grand secret, vous me l'avez confié... Une malheureuse qui récoltait du bois mort...

—Mais c'est celle-là !... C'est la Petite-Mai... c'est l'idiote... Tandis que j'étais occupé à lutter avec l'horrible monstre qui a failli m'éventrer, j'ai assisté à toute la scène... Et bien ! c'est évident pour moi, cette folle a voulu se venger... et elle a assassiné le marquis.

—C'est tout ce qu'il y a de plus simple.

—M. Béchard, du premier coup, empaumait la version d'Arthur Forcière. La Petite-Mai, de prime abord, était déclarée et reconnue coupable. C'était comme si tous les notaires, les avoués, et tous les huissiers de la terre y avaient passé.

—Vous comprenez bien, mon cher ami,—reprit M. Béchard,—que vous allez vous-même renoncer

à toute partie de pêche, et que vous m'accompagnez à Lauriac. J'ai besoin de vous... comme témoin, et vous m'aidez à abrégier les lenteurs de l'instruction.

Arthur Forcière avait grande envie d'envoyer tout promener, et l'instruction et le petit voyage forcé que son ami, malheureusement doublé d'un magistrat, allait lui faire faire.

Mais le procureur n'y allait pas par quatre chemins. Il avait déclaré que l'avoué l'accompagnait, il fallait bien que celui-ci s'y résignât.

—La gendarmerie va nous accompagner,—ajouta M. Béchard.

Et cette idée d'être escorté par des gendarmes à cheval recommanda un peu Arthur Forcière avec l'expédition.

Avec cette escorte militaire il allait avoir l'air d'un personnage.

—Allez quitter votre costume de pêche, habillez-vous d'une façon convenable, comme un homme qui va assumer une très grave responsabilité, et dans quelques instants soyez ici, la voiture sera prête, ainsi que notre escorte et nous partirons aussitôt.

Trois heures plus tard, le parquet, les gendarmes, en compagnie d'Arthur Forcière, entraient dans la cour d'honneur de Lauriac.

Au milieu de la cour, un groupe composé des gardes, des domestiques et aussi des ouvriers qui avaient quitté leurs travaux et leur tâche pour jouir de la vue de ce que l'on est convenu d'appeler tout l'appareil de la justice.

—Déjà,—disait Bernard, le garde-chef,—déjà les gendarmes !... Qui donc les a prévenus ?

Félix Mingat, qui faisait partie du groupe, ne disait rien.

Sur le visage du misérable, se lisait une satisfaction féroce.

La Fade-Grise, la cause de tous ses maux, allait pour sûr être fourrée en prison.

On verrait bien si elle saurait en sortir.

Et puis, une autre cause de joie pleine pour le rival malheureux de Victor Fortier.

Par moment, il portait la main à la doublure de sa veste, et il ressentait la très douce satisfaction de sentir le froissement soyeux d'un billet de banque de mille francs qu'il y avait introduit depuis peu.

La situation au château de Lauriac ne s'était modifiée en rien.

Blanche de Lauriac, pas plus que le marquis n'avait recouvré l'usage de la parole.

La jeune femme était maintenant en proie à un épouvantable accès de fièvre nerveuse, au milieu duquel elle s'agitait en des convulsions désespérées.

Elle se débattait, croyant toujours que l'on voulait assassiner sa fille, et alors elle se défendait frénétiquement, voulant courir à son secours.

Pour Henri, c'était tout le contraire ; il était tombé dans un état de prostration profonde, duquel Raoul Valroy se gardait bien d'essayer de le tirer.

—Un effort,—répétait Valroy,—un mouvement brusque, et je ne réponds plus de lui.

La marquise avait fait appel à tout son courage.

Tout comme Valroy, elle allait d'un lit l'autre, désespérée, mais trouvant une force dans ce désespoir même et ne se laissant aller désormais ni à une marque de douleur ni à une faiblesse.

Pour la Petite-Mai, l'état dans lequel elle se trouvait eût ému la plus insensible des âmes.

La marquise, malgré la terrible rancune qu'elle portait contre cette créature, à la folie de laquelle par moments, elle attribuait tous les maux qui venaient de fondre sur elle, la marquise elle-même la prenait en pitié.

La Petite-Mai s'était habillée des vêtements que lui avait donnés Blanche, elle s'était levée et maintenant assise tout auprès de la porte de la chambre du marquis, elle dardait des yeux étincelants sur Valroy, sur la marquise, sur les serviteurs qui allaient et venaient, donnant des soins au blessé, semblant les interroger avec une mortelle angoisse.

Par moments, les sanglots la suffoquaient.

Alors les pleurs, sans bruit, coulaient sur son visage sans qu'elle prit la peine de les essuyer, in-

consciente de ce qui pouvait se passer autour d'elle.

A toutes ces poignantes inquiétudes, que Raoul Valroy partageait avec Mme de Lauriac, venait se joindre une autre angoisse non moins cruelle.

A tout instant Raoul se répétait à mi-voix cette question qui se posait constamment dans son esprit :

—Mais qu'est devenu Octave de Marcenay ? Que lui est-il arrivé ?

Un malheur ! très certainement.

Et Raoul Valroy se perdait en de poignantes conjectures.

La marquise était à cet instant auprès du lit de sa fille, qui persistait à ne point la reconnaître, lorsque le procureur de la République la fit demander.

M. Béchard était déjà installé en compagnie de son greffier d'une part, d'Arthur Forcière de l'autre, dans l'une des salles basses du château.

Le greffier était assis à une table, devant du papier, tout prêt à écrire les interrogatoires.

Le magistrat se trouvant placé devant une autre attendant déjà les témoins, car il avait hâte de commencer cette instruction qui devait faire éclater aux yeux de tous sa singulière clairvoyance et sa surprenante pénétration.

Mme de Lauriac répondit aussitôt à l'appel du magistrat et se présenta devant lui.

M. Béchard, une fois en fonctions, manquait totalement d'urbanité.

La justice, les devoirs de sa charge absorbaient à ce point ses facultés qu'il oubliait peut être un peu trop le reste de la terre et ses créatures.

Il eut donc un très court salut pour la marquise lui désigna de la main un siège disposé à l'avance pour servir aux témoins que le magistrat allait interroger.

La marquise s'assit et attendit, impatiente de retourner au chevet des deux êtres qui lui étaient si chers.

De son côté Arthur Forcière s'était levé et avait salué jusqu'à terre.

—Monsieur,—commença la marquise,—je vous prierai de m'adresser le plus brièvement possible les questions que vous avez à me poser, car mon fils est mourant, ma fille se trouve dans un état non moins alarmant, et ma présence est indispensable auprès de mes deux enfants.

Ce début eut le don de déplaire à M. Béchard.

—Madame,—répliqua-t-il d'un ton sec, il s'agit avant tout d'éclairer la justice.... Je connais mon devoir et je saurai le remplir jusqu'au bout, croyez le bien.

Mme de Lauriac leva des yeux surpris sur le magistrat.

Dans le désespoir où elle s'agitait, elle ne comprenait pas qu'il ne prit point part à ses angoisses. Lorsque nous sommes en proie à une cuisante douleur, nous ne pouvons croire à l'indifférence des autres.

—Madame reprit le procureur,—veuillez me dire ce que vous savez sur le crime dont votre fils a été la victime.

Mme de Lauriac, au dernier moment ne put trouver en elle la force ni le courage d'accuser Fleur-de-Mai.

Sa droite conscience, comme son impeccable loyauté, lui défendait de charger cette malheureuse enfant, victime de son fils, bien qu'elle fut convaincue, par moments, que dans un accès de délire aigu, elle eût tenté d'assassiner celui-ci.

Aussi répondit-elle :

—Mais, monsieur, je ne sais....

Elle avait hésité. La réponse n'avait pas immédiatement suivi la demande.

Un imperceptible et froid sourire apparut sur les lèvres du procureur.

Il était évident qu'il n'ajoutait aucune foi aux paroles de Mme de Lauriac.

—Alors,—reprit-il,—tandis que son œil, cet œil qui avait la prétention de sonder, du premier coup et sans une erreur possible, les plus impénétrables consciences, se voilait à demi et ne quittait pas les yeux de la marquise, alors, vous ne savez rien concernant ce crime ?

Cette fois, ne pouvant admettre cette persistance qu'elle trouvait révoltante, Mme de Lauriac répondit nettement :

—Non, monsieur.

—C'est-à-dire, madame, que vous refusez tout simplement de me répondre. Eh bien, il est de mon devoir de vous obliger de le faire et au besoin je saurai bien vous y contraindre.

Jusqu'alors personne au monde n'avait osé parler de cette façon à Mme de Lauriac, non pas qu'elle se prévalut de son titre. Non pas qu'elle fût fière et orgueilleuse de son nom.... Mais avant tout, elle était une très grande dame, une femme bien élevée entre toutes, et jusqu'alors personne ne lui avait manqué de respect.

—Monsieur,—dit-elle en se levant,—je me retire, mes enfants ont besoin de tous mes soins et de toutes mes forces, et je ne puis pour l'instant vous fournir aucun éclaircissement sur la terrible catastrophe qui a frappé d'une façon si mystérieuse, quoique bien différente, et à la fois, mes deux enfants.

Et Mme de Lauriac se dirigea vers la porte.

Mais M. Béchard se leva précipitamment et lui barra le terrain.

—Je vous demande pardon, madame,—dit-il d'un ton roide et cassant qui corrigeait la formule polie qu'il employait,—je vous demande bien pardon, mais vous ne sortirez pas.... J'ai des explications à vous demander, et j'exige que vous me les fournissiez....

Mme de Lauriac retomba dans le fauteuil où elle était assise quelques instants auparavant.

—Madame,—reprit M. Béchard,—puisque vous ne voulez pas me répondre, c'est moi qui vais vous dire quel est l'auteur du crime dont votre fils est la victime.... Ces jours derniers, il a été tiré un coup de fusil sur une jeune fille muette, idiote, qui errait dans une sapinière en ramassant du bois mort.... Cette fille recueillie au château, est tout d'abord demeurée tranquille, mais elle gardait au fond du cœur une rancune bestiale contre celui qui l'avait blessée, et traitreusement, elle a trouvé le moyen de lui rendre la pareille.

Et tapant légèrement des deux mains sur la table, en lançant un triomphant regard, il conclut :

—Vous voyez, madame, que je suis complètement au courant du drame de Lauriac.

—C'est possible, monsieur,—répliqua froidement la marquise,—ce que vous dites là est très possible. Mais comme nous n'en avons aucune preuve, comme d'autre part ma malheureuse fille a été épouvantée cette nuit par une cause que nous ne pouvons encore connaître, comme cette jeune fille, que l'on accuse, se montre désespérée de l'état mortel dans lequel se trouve mon pauvre enfant... je ne puis l'accuser, et malgré de graves présomptions, je ne puis croire cette malheureuse coupable d'un horrible crime.

M. Béchard hocha la tête d'un air entendu.

—Madame,—dit-il,—les criminels sont d'excellents acteurs, ils jouent tous merveilleusement la comédie.

—Ma raison se refuse à croire à la culpabilité de cette enfant !....

—Mais les faits sont là, madame....

—Je ne puis croire à tant d'infâme hypocrisie.

—Oh ! madame, les fous, les idiots savent dissimuler pendant très longtemps leurs plus féroces rancunes.... Mais j'ai une autre question à vous adresser.

Et un éclair de triomphe brilla dans les yeux du procureur.

Pour la bonne bouche, en dernier ressort, il avait conservé la carte maîtresse, l'atout vainqueur qui détermine le gain des batailles.

En route, Forcière et le magistrat avaient causé.

Et Arthur Forcière s'était laissé aller à dire au procureur :

—Moi, à la place de Mme de Lauriac, je ne serais pas tranquille.... avec une très grosse somme chez moi !.... Je ne dormirais pas sur mes deux oreilles.

Au mot "grosse somme" M. Béchard avait levé la tête.

Et il n'avait pas fallu une très grande diplomatie pour confesser Arthur Forcière, et lui faire avouer qu'il avait remis lui-même une somme de trois cent mille francs à la marquise de Lauriac.

Après avoir obtenu cet aveu de son compagnon,

quelque peu forcé, M. Béchard s'était tu, laissant Forcière se rencogner dans le fond de la voiture.

Mais l'esprit du magistrat travaillait, et il reconstruisait son drame tout à l'aise, faisant de la pauvre Petite-Mai non seulement un assassin, mais encore une voleuse.

Donc, après avoir prononcé ces mots :

—J'ai encore une question à vous adresser, il ajouta :

—Ne seriez-vous point prête à croire, madame, que cet assassinat, de la part de cette malheureuse petite folle, se rattache à un vol ou à une tentative de vol dont vous auriez été la victime ?

Mme de Lauriac secoua énergiquement la tête.

—Mais, monsieur, on ne m'a pas volé.

On comprendra aisément qu'il n'avait pu venir à la pensée de la marquise, dans l'affolant émoi où elle se trouvait depuis le moment où son fils avait été frappé, de s'assurer si la grosse somme en billets de banque, qu'elle tenait enfermée dans un portefeuille, ne lui avait pas été soustraite.

Avec une persistance qui faisait le fond de son caractère, M. Béchard reprenait :

—Êtes-vous certaine, madame, qu'une somme de trois cent mille francs qui vous a été remise ces jours derniers par Me Forcière se trouve toujours en votre possession ?

—Je le crois, monsieur,—répliqua aussitôt Mme de Lauriac, en jetant un regard surpris à l'avoué,—elle se trouvait hier encore dans le secrétaire où je l'ai enfermée.

—Aujourd'hui ?—demanda le procureur.

—Aujourd'hui, monsieur, je n'ai songé qu'à mes enfants.

—Eh bien ! madame, voulez-vous vous assurer que cette somme, qui constitue une véritable fortune, et qui est bien faite pour tenter nombre de consciences, est encore en votre possession.

M. Béchard était quelque peu emphatique et prudhomme.

Mme de Lauriac s'était levée et rentrait dans son appartement.

Quelques instants plus tard elle revint.

Le petit bonheur du jour était encore ouvert.

Le portefeuille, on le sait, avait disparu.

Cette déception n'était rien en comparaison des douleurs présentes qui déchiraient le cœur de la mère.

Aussi dit elle simplement au procureur :

—Vous avez raison, monsieur, cette somme m'a été enlevée.

—Quand je vous le disais !—s'écria triomphant M. Béchard.

Jamais un vol ne lui avait causé autant de plaisir.

Un homme curieux à considérer à cet instant, c'était Arthur Forcière.

—Trois cent mille francs,—répétait-il,—on vous a volé trois cent mille francs !.... Et vous n'en dites pas plus.... Ça c'est renversant !....

Et il ajouta naïvement :

—Moi, si on m'avait volé cent sous, je hurlerais !....

Mais la situation était trop grave pour s'arrêter aux divagations d'Arthur Forcière.

Quant à Mme de Lauriac, elle semblait être sur un lit de charbons ardents.

A la fin, n'y tenant plus :

—Monsieur,—dit-elle,—laissez-moi me retirer ; je veux revoir mes enfants.... Insister pour obtenir des éclaircissements de moi en ce moment, ce serait complètement inutile.... Je vous l'avoue, monsieur, je ne pense qu'à mes enfants....

Cette fois, M. Béchard, quelque contrarié qu'il pût être, n'osa point refuser à la malheureuse mère le droit qu'elle réclamait.

—Vous m'interrogerez plus tard, monsieur,—dit encore Mme de Lauriac, quand je serai plus calme, et à ce moment, je vous le promets, je serai toute prête à vous répondre.

Et Mme de Lauriac sortit.

L'un des gendarmes, le brigadier, un gros homme large, tout en moustaches, se tenait debout contre la porte, aux ordres du procureur de la République.

—Louveau,—lui dit le magistrat,—allez me chercher la coupable. Elle se trouve encore à Lauriac, je le sais, amenez-la moi ici.

—Bien, monsieur le procureur.

Et le brigadier Louveau sortit d'un pas raide, automatique, s'enquit auprès du premier domestique qu'il rencontra, de l'endroit où il pouvait appréhender au corps "l'assassin."

La Petite-Mai était toujours assise sur une chaise, tout auprès de la porte de l'appartement du marquis de Lauriac.

Louveau marcha droit à la pauvre fille et la secoua rudement par le bras lui dit brutalement :

—Allons ! obtenez-moi... je vous arrête... Monsieur le procureur, —il vous attend.

Les joues de la Petite-Mai étaient à cet instant trempées de larmes.

—Je vous ai dit de marcher.

Et le brigadier enleva de force la pauvre créature et la poussa devant lui.

Elle arriva dans la salle basse où M. Béchard tenait ses assises.

Eperdue... se cachant le visage dans les mains, ce fut dans un lamentable état qu'elle comparut devant le procureur.

—Là ! faut vous tenir là, devant le juge, —lui dit Louveau, —et encore, faut être convenable, autrement vous aurez affaire à moi.

Louchard lui importait peu... le magistrat ne lui inspirait aucune frayeur.

Elle ne songeait qu'à Henri... à Henri sanglant, mourant sur un lit de douleur.

Le reste lui importait peu, et le brigadier en était pour ses menaces.

M. Béchard regardait la pauvre créature de ses yeux perçants.

—Il faudrait tâcher de me répondre — commença-t-il ; — je sais que vous ne pouvez parler... Oui, oui, c'est entendu... Mais enfin, vous me comprenez bien... Vous pouvez bien, tout au moins, me répondre par signes... .

La Petite-Mai regardait le procureur, sans même essayer de saisir le sens de ses paroles.

—Vous m'entendez bien, — répéta-t-il, — vous savez bien ce que je veux vous dire. Il est parfaitement inutile de jouer au plus fin avec moi... Par conséquent... tâchez de me répondre... Par signes... . Autrement, je me verrais dans la nécessité de sévir.

Toujours le même mutisme.

—C'est vous qui avez tiré sur M. Henri de Lauriac, — reprit le magistrat. — Il est inutile de nier. On a retrouvé le fusil. C'est vous qui avez blessé mortellement M. Henri de Lauriac... .

—Henri !... répéta dououreusement la pauvre créature.

Encore, ce nom bien aimé, ne le prononçait-elle qu'à demi-voix.

—Ah ! — fit M. Béchard triomphant, — vous voyez bien que vous pouvez parler quand vous voulez. Alors, vous avouez que c'est vous qui avez tué à bout portant le marquis de Lauriac.

La Petite-Mai avait baissé la tête, elle pleurait toujours silencieusement.

—Songez que j'interpréterai votre silence comme un aveu.

.....

—Donc vous nous avouez que c'est vous qui avez assassiné le marquis de Lauriac. Greffier enregistrez l'aveu de la prévenue.

C'était un point acquis au débat.

La Petite-Mai avait avoué !... .

Elle s'était reconnue coupable... .

—Maintenant, — reprit M. Béchard, voulez vous me dire ce que vous avez fait des trois cent mille francs que vous avez volés à la marquise de Lauriac ?... Où les avez-vous cachés ?... Vous voyez bien que je sais tout. Répondez.

La Petite-Mai demeurait toujours là, la tête baissée, les bras tombant inertes le long de son corps... .

—Puisque je vous dis, — insistait le procureur, — que je sais tout, que vous avez assassiné M. de Lauriac, que vous avez volé à sa mère les trois cents mille francs... . Il est parfaitement inutile de faire l'idiote... . Vous savez très bien ce que je veux vous dire.

Alors Louveau, qui faisait du zèle, s'avança jusqu'à la jeune fille et la saisissant par la bras, la secoua violemment et lui disant :

—Allons ! répondez donc, puisqu'on vous le dit

—Oh ! — murmura M. Béchard, — elle est beaucoup plus forte que je ne le croyais... . très, très

forte... . mais... nous en avons vu bien d'autres.

Puis s'adressant à Louveau :

—Brigadier, — fit-il, — laissez-la... je la reprendrai tout à l'heure... Je vais la confronter avec le médecin qui a soigné tout d'abord M. de Lauriac. C'est le M. Raoul Valroy... — ajouta-t-il en consultant ses notes. — Faites-moi venir au plus tôt M. Valroy.

Et peu de temps après le brigadier Louveau pénétrait dans la salle basse en compagnie de Raoul Valroy.

Les antipathies, de même que les sympathies, sont soudaines chez la plupart des gens.

M. Béchard et l'ancien compagnon d'Octave de Marcenay ne s'étaient pas plutôt regardés, qu'ils ressentaient l'un pour l'autre une antipathie instinctive.

Aussi le procureur se montra-t-il plus cassant que jamais.

Peut-être Valroy, en entrant dans la salle basse du château transformée en sanctuaire de la justice, avait-il eu le tort de ne pas accorder assez d'attention au magistrat tout bouffi de la gravité de ses fonctions.

Raoul Valroy ne songeait qu'à la femme qu'il aimait, qu'il adorait, à cette mère qui, à cette heure, pouvait être condamnée à la folie pour le reste de son existence, alors que lui, Valroy, ne pouvait découvrir le pourquoi de cette crise subite.

Il pensait aussi à la surprenante absence de son ami, de son frère, Octave de Marcenay, et à la mystérieuse blessure d'Henri de Lauriac.

Enfin, il pensait à tout ce qui s'était passé dans cette nuit terrible, et pas le moins du monde à M. Béchard, qui ne pouvait pas comprendre que dès le premier abord il ne produisit pas l'effet de la tête de Méduse sur ceux qui étaient appelés à comparoir devant lui.

M. Béchard, même dans les circonstances les plus critiques, était essentiellement minutieux.

Il commença donc par demander au "témoin" ses noms, prénoms, qualités.

Raoul Valroy répondait très vite, en homme pressé.

—Votre profession ? — fit le procureur.

—Médecin de la marine de l'Etat, démissionnaire.

—Quelles sont les raisons qui vous ont amené à donner votre démission ?

Du coup, Valroy s'emporta.

—Je pense, — répliqua-t-il, — que cela vous importe peu de savoir pourquoi je n'ai pas continué ma carrière et que les motifs qui m'ont amené à prendre cette détermination n'ont rien qui puissent vous intéresser. Je vous prie, en outre, monsieur le procureur, de bien vouloir abrégier mon interrogatoire le plus possible... . Ma présence est indispensable auprès d'une malheureuse jeune femme qui est atteinte d'un transport au cerveau, j'en ai grand-peur... . et d'autre part, auprès d'un blessé, dont l'état m'inspire les plus graves inquiétudes. Quant à moi, je n'ai été appelé à Lauriac qu'après que le crime a été commis, je ne sais rien, je n'ai rien vu, je ne puis par conséquent rien vous dire... .

—Mais, monsieur, — fit aigrement M. Béchard, — nous ne pouvons procéder ainsi, ce n'est pas régulier.

—Monsieur, — répliqua Raoul Valroy en essayant de le calmer, — je fais appel avant tout à vos sentiments d'humanité. Je vous affirme que mes deux malades ont besoin de moi. Je vous jure sur l'honneur que je ne sais rien, absolument rien.

"Ah ! — pardon, fit encore Valroy en se reprenant, — je sais que l'on accuse ma pauvre petite muette, — qui est aussi une malade à moi, — d'avoir assassiné Henri de Lauriac, auquel elle portait une affection passionnée.

Valroy n'eut pas plus tôt prononcé ce mot qu'il regretta de l'avoir laissé échapper.

—Continuez, continuez, — lui dit le magistrat, qui venait de pointer son agitation.

—Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles.

—Pas le moins du monde. Vous venez de reconnaître que cette petite idiote... .

—Mais elle n'est pas idiote le moins du monde. Elle est très intelligente au contraire.

—Ah ! écrivez greffier... M. le docteur Valroy reconnaît que c'est avec pleine connaissance de cause que la prévenue a assassiné M. de Lauriac... de plus... le motif, je veux dire l'un des motifs de cet assassinat est désormais connu... La prévenue portait à M. de Lauriac une affection passionnée.

Le procureur insista sur le mot.

—Mais je n'ai pas dit un mot de cela, par exemple... . Mais c'est une indignité de me faire parler ainsi ! Mais vous métamorphosez mes paroles de la façon la plus révoltante... .

—Monsieur, — interrompit M. Béchard, — je vous engage à être très circonspect en employant les paroles que vous adressez à un représentant de la justice, autrement il pourrait vous en arriver des désagréments que vous seriez le premier à regretter.

Mais Valroy n'était plus maître de lui.

—Eh ! il arrivera ce qu'il arrivera, monsieur le procureur, mais je n'ai jamais eu qu'une parole, et je n'admets pas, je n'admettrai jamais que la mienne soit interprétée d'une façon absolument contraire à la vérité ! je n'ai pas dit un mot, un seul, vous m'entendez bien... .

Un froid sourire plissa les lèvres de M. Béchard, et désignant du bout du crayon qu'il tenait à la main la feuille de papier du greffier :

—C'est écrit, monsieur, — dit-il, — et si vous le voulez bien, cela restera acquis aux débats.

—Je nierai énergiquement, — insista Valroy, s'animant de plus en plus, — je dirai ce que j'ai toujours dit, la vérité, et je prouverai que c'est une véritable démenche d'accuser cette enfant d'un crime qu'elle est incapable de commettre.

—Ah ! vraiment... . comme vous la croyez également incapable d'avoir commis un vol de trois cent mille francs.

Cette fois, Raoul Valroy leva sur le procureur des yeux tellement stupéfiés que celui-ci savoura pleinement son triomphe.

—Vous ignorez ce détail, — ajouta-t-il d'une voix légèrement narquoise.

—Cette enfant a volé trois cent mille francs ! Et à qui ?... .

—A Mme la marquise de Lauriac, qui pourra vous le répéter elle-même.

—Et qu'en a-t-elle fait ?

M. Béchard rentra le cou dans ses épaules.

—Voilà le nœud de la question ! Voilà ce qu'il s'agit de découvrir, et ce sera la tâche du magistrat, c'est à dire la mienne.

—Mais enfin ! monsieur, cette pauvre fille, trouvée grelottante dans le parc... .

—Cette... . pauvre fille, — M. Béchard insista ironiquement sur le mot "pauvre" — est une très rusée coquine qui avait combiné un très beau coup double. Elle s'est faufilée dans l'appartement de la marquise, elle a enlevé les trois cent mille francs contenus dans un portefeuille, — la scène est facile à reconstituer pour quelqu'un ayant l'habitude de suivre ces sortes d'affaires ; — elle a été évidemment surprise au moment où elle commettait ce vol... . Est-ce par le marquis ?... .

A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Cl-devant de la maison W. Notman & Fils. — Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

## NOUVELLES A LA MAIN

Une jeune fille au confessionnal.

— Mon père, est-ce un grand péché de me laisser dire que je suis belle ?

— Oui, mon enfant, car il ne faut pas même encourager le mensonge.

Un pioupiou serre de près, au jardin des Tuileries, une petite bonne. Pendant ce temps, Bébé crie comme un possédé.

— Taisez-vous, lui dit la bonne, ou bien le militaire qui est méchant, va vous battre.

— Alors, riposte Bébé, s'il est si méchant que ça, pourquoi l'embrassez-vous si fort ?

Mariage "fin de siècle."

— Moi, dit Arthur Baladèche, je n'épouse qu'à la condition que la dot soit en rentes et les parents... en terre.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

## Une Chevelure

Exubérante ne peut être conservée qu'en entretenant le cuir chevelu propre, frais et libre de toute teigne, ainsi que le corps dans une bonne condition de santé. La grande popularité de la Vigueur des Cheveux d'Ayer est due à ce qu'elle nettoie le cuir chevelu, favorise la pousse des cheveux, empêche leur chute, et leur donne ce doux et soyeux luisant si essentiels dans la beauté parfaite.

Frederick Hardy, de Roxbury, Mass., un monsieur âgé de cinquante ans, perdait ses cheveux rapidement et ce qui restait, tournait au gris. Après avoir fait l'essai de différentes préparations, sans aucun bénéfice, il commença à se servir de la Vigueur des Cheveux d'Ayer. "Elle arrêta la chute," écrit-il; "et, à ma grande surprise, fit que mes cheveux blancs (sans teindre le cuir chevelu) devinrent de la même nuance brune qu'ils avaient quand j'étais dans ma vingt-cinquième année."

## Dix Ans Plus Jeune.

Mme. Mary Montgomery, de Boston, écrit: "Pendant des années, j'étais obligée de porter un bonnet pour cacher une place chauve sur le sommet de ma tête; mais maintenant, j'ai serré joyeusement mon bonnet, car votre Vigueur des Cheveux en a amené une nouvelle pousse. Je pouvais à peine en croire mes yeux quand je vis d'abord mes cheveux pousser; mais ils y sont, et j'en suis enchantée. Je parais dix ans plus jeune."

Un pareil résultat a eu lieu, en faisant usage de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, pour Mme. O. O. Prescott, de Charlestown, Mass., Mme. Bessie H. Bedloe, de Burlington, Vt., Mme. J. J. Burton, de Bangor, Me., et d'autres personnes en grand nombre.

La perte des cheveux, peut-être, est due à l'impureté du sang ou aux désordres de l'estomac et du foie, et dans ce cas, un traitement par la Salsepareille d'Ayer ou bien par les Pilules d'Ayer jointes à la Vigueur, peuvent être nécessaires pour donner la santé et le ton à toutes les fonctions des organes du corps. En même temps, on ne saurait trop dire que nul de ces remèdes ne peut faire beaucoup de bien sans un essai persévérant et une stricte attention à la propreté et à la sobriété.

## Ayer's Hair Vigor,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens et les Parfumeurs.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.  
LIBRAIRIE NOUVELLE

## TRUDEL &amp; DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME  
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

## B. CHALIFOUX

ARTISTE PHOTOGRAPHE

Spécialité pour vos groupes agrandis dans toutes les dimensions.

S'adresser : 437, La Gauchetière, Montréal.

## OXYR

Giant Food

Guérit les nerfs et le cerveau; c'est-à-dire le siège des principales maladies: La dyspepsie, la consommation, le manque de force, les erreurs de jeunesse, la maladie de cœur, de foie, des reins; donne une vie nouvelle à tout le corps. En vente chez S. LACHANCE, 1530, rue Ste-Catherine. Ou envoyer sur réception du prix 35c. OXYR AGY, P. O., box 748, Montreal, P. Q.

## LADIES

AUX DAME.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décelée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la malle \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Blury.

25, rue St-Pierre, Montréal

Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,

Mon cher Monsieur.—Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre Sirop de Térébenthine. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aiguë dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements.

Votre tout dévoué,

C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I.

Le remède de Piso pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.

## CATARRH

En vente chez tous les pharmaciens, ou expédie affranchi à toute adresse contre paiement de 50 cts. E. T. Hasseltine, Warren, Pa., U. S. de l'A.

EMPLOYEZ LES

EXTRAITS

## "Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers importants

## J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées



C. ALFRED CHOUILLOU,  
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

## MAISON BLANCHE

65, RUE SAINT-LAURENT

Pour le mois d'août, Grande réduction

Collets anglais, 4 plus \$1.50 la douzaine, Chemises blanches depuis 50c. Chemises négligées et en soie très bas prix. Chaussons mérino 10c la paire valant 15c, Chaussons en cachemire noir 25c valant 35c. Coils et Cravates les dernières nouveautés, Chapeaux en paille, Chapeaux en feutre, Casques et Casquettes 25 p.c. meilleur marché qu'ailleurs.

UN SEUL PRIX, MAIS BAS PRIX

65 RUE SAINT-LAURENT 65



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermules Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,

Agents pour le Canada.

## Voitures d'Enfants

ENJONC, AMBOU, etc., depuis \$6.50 à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de la Puissance. Escompte spécial accordé aux acheteurs hors Montréal.

## RENAUD KING &amp; PATERSON

Meubles et Literies

652, RUE CRAIG, MONTREAL



A toute mère qui enverra son nom et son adresse sur une carte postale nous lui enverrons deux échantillons de la nourriture LACTER de NESTLE pour quatre repas. Cette nourriture, n'exige pour sa préparation qu'un peu d'eau. C'est la diète la meilleure et la plus sûre pour protéger les enfants contre les maladies provenant des chaleurs d'été. Parlez en à votre médecin.

THOS. LEEING & CIE. Seuls Agents

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

## LE PACIFIQUE CANADIEN

AUX

## Montagnes Blanches

— et au —

## BORD DE LA MER

La seule ligne de chemin de fer dont les Char-Salon et les Chars-Dortoir passent à travers les Montagnes Blanches pour se rendre à

## Portland and Old Orchard Beach

Un CHAR-DORTOIR, faisant le trajet direct quittera la Gare Windsor à 8.15 hrs p. m. tous les jours et un Char-Salon direct partira tous les jours de la semaine, jusqu'à nouvel ordre.

## ST-ANDREWS, N. B.

A partir du 31 Juillet

Un char-Dortoir, faisant le trajet direct, partira de la Gare Windsor les mardis et vendredis, à 8.30 p. m. Pour le retour, ce même Char-Dortoir partira de St-Andrews les dimanches et mercredis, à 10 p. m.

## BUREAUX des BILLETS à MONTREAL

266, rue St-Jacques et aux stations

## LAURENT LAFORCE &amp; BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à l'ordre. Une visite est sollicitée aux salles

## 1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Howell & Co's Newspaper Advertising Bureau (18 Spruce St.) where advertising rates are given.

**MAISONS RECOMMANDÉES**

**NEW-YORK**  
**Hôtel Lantelme**  
 10 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

**RIMOUSKI**  
**Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro**

**QUEBEC**  
**Magasin du Louvre, COTE & FAGUY**  
 Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

**MONTREAL**  
**RESTAURANT OCCIDENTAL**  
 121, rue Vittré, Montréal

**GEORGES CHARTRAND**  
 1634, Notre-Dame  
 Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, etc. gars de choix, etc., etc.

**HOTEL JACQUES-CARTIER**  
 23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER  
 Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.  
**J. P. MARTEL, Prop.**  
 Montréal

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER,**  
 Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro  
**180 - RUE SAINT-JACQUES - 180**  
 Édifice de la Banque d'Épargne  
**VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER**  
 Élévateur 4e plancher Chambre 3 et 4

**A. PREFONTAINE,**  
 ARCHITECTE  
 Successeur de feu Victor Bourgeau  
 12, Place d'Armes, Montréal

**V. LACOMBE,**  
 Architecte et Mesureur  
 897, RUE STE-CATHERINE  
 Entre les rues Delorimier et Parthenais  
 Montréal

**J. EMILE VANIER**  
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)  
**INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR**  
 107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal  
 Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

**J. B. RESTHER & Fils,**  
**ARCHITECTES**  
 Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impériale  
 107, RUE SAINT-JACQUES  
 Télé. Bell 1800 MONTREAL

**DR J. LABONTE**  
 CHIRURGIEN-DENTISTE  
 258, RUE ST-LAURENT  
 Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

**G. MANN**  
 ARCHITECTE  
 New-York Life Building  
 Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

**HARTSHORN'S**  
**SELF-ACTING**  
**SHADE ROLLERS**  
 Beware of Imitations.  
 NOTICE: GET THE HARTSHORN LABEL AND GET THE GENUINE  
 Insist upon having the HARTSHORN.  
 SOLD BY ALL DEALERS.  
 Factory, Toronto, Ont

**Jeux d'esprit et de combinaison**

(La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadiens-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.)

LE MONDE ILLUSTRÉ inaugure, cette semaine, la publication de problèmes d'Échecs et de Dames, afin de donner pleine satisfaction à ceux de ses lecteurs qui sont amateurs de ces jeux. Dans chaque numéro on trouvera, à présent, un problème d'Échecs et un problème de Dames. Les noms de ceux de nos lecteurs qui les auront résolus seront publiés dans le numéro qui suivra.

Les correspondances concernant ces jeux devront être adressées comme suit : "Jeux d'esprit," bureau du MONDE ILLUSTRÉ, Montréal.

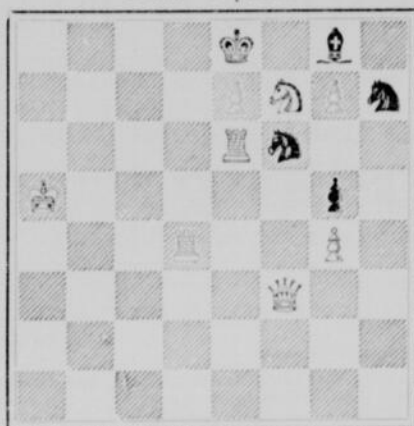
Nous commençons en même temps une série de jeux d'esprit et récréations de famille, dont toute la correspondance devra pareillement nous être adressée sous la même rubrique que dite plus haut.

LE MONDE ILLUSTRÉ a lieu de croire que ses nombreux lecteurs lui sauront gré de chercher ainsi à les amuser de mieux en mieux.

**PROBLEME D'ECHECS No 1**

Composé par M. E. B. Cook. (Le problème gâteau)

Noirs—5 pièces



Blancs—8 pièces

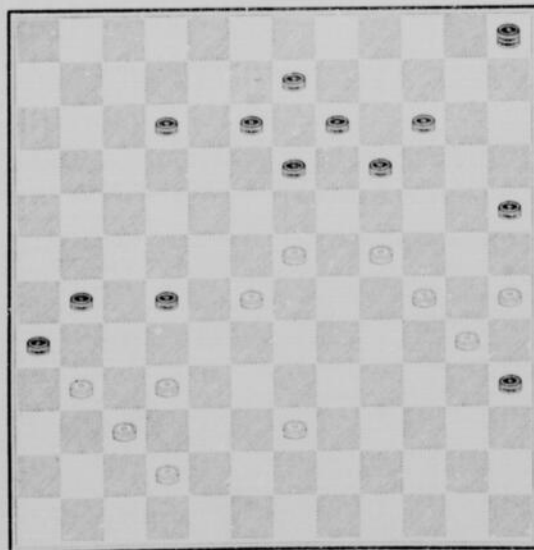
Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

Ce problème, qui a bien quelque mérite, a été présenté d'une façon assez originale au monde des échecs par son auteur, M. E. B. Cook. Il a été apporté comme dessert au banquet de l'Association Américaine des Échecs, sous forme d'un énorme gâteau dont le couvercle représentait un échiquier et les pièces du problème en question. Le tout en sucre de diverses nuances. On chercha d'abord la solution du problème, qui fut trouvé joli, puis on mangea le gâteau, qui fut trouvé exquis.

**PROBLEME DE DAMES NO 1**

Composé par M. E. SAINT-AURICE, Montréal

Noirs—13



Blancs—11

Les Blancs jouent et gagnent

**CHARADE.—No 1**

Je suis, lecteur, dans mon Entier  
 Vingt fois plus gros qu'une grenouille ;  
 De mes pieds ôtez le Premier,  
 Je suis moins gros qu'une citrouille.

**Pilules Antibiliauses.**



**Du Dr NEY**

Remède par excellence contre les Affections Biliauses: Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit :

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliauses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais j'en ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFECTIF, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

**L. ROBITAILLE, Chimiste**  
 JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

**Saint-Nicolas**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1er de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an 18 fr.; six mois 10 fr.; Union postale, un an 20 fr.; six mois 12 francs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 17, rue de la Harpe, Paris.

**LA CHEVEURE C'EST LA SANTÉ**  
**LE RÉGÉNÉRATEUR CAPILLAIRE**  
**AUDETTE**

Nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il arrête la chute des cheveux et en active la croissance.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts.

**PILULES**  
 DU DR WILLIAMS  
**ROSES POUR PERSONNES FAIBLES**

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

**TOUT HOMME** qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

**TOUTE FEMME** devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

**LES JEUNES GENS** devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendent la vigueur à tout le système.

**LES JEUNES FILLES** devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant, **THE DR. WILLIAMS MED. CO.** Brockville, Ont.

**ANNONCE DE  
John Murphy & Cie  
GRAND SUCCES**

Notre grande vente à bon marché du mois de juillet a eu un grand succès!

Nous continuerons d'ici à quelques jours d'offrir les mêmes avantages.

Hâtez-vous de venir faire vos achats avant la fin de notre grande vente annuelle à prix réduits.

**NOUBLIEZ PAS**

N'oubliez pas que nous offrons un très grand choix de châles de voyage à une réduction de 20 pour cent d'escompte.

**COLLERETTES PERLEES**

La balance de nos collettertes perlées à moitié prix. Prix réduits depuis 43c.

**COUPONS!**

Tous nos coupons d'étoffes à manteaux, tweed et drap pour habillements de garçons seront vendus à une réduction de 20 pour cent d'escompte.

Assortiment le plus complet de drap et de tweed pour manteaux et costumes de dames aux plus bas prix.

**JOHN MURPHY & CIE**

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58



**LORSQUE VOUS VOYAGEZ**

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

**Les Villes et Villages**

importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

**LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE**

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

**MUSIQUE NOUVELLE**

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcellino, 20c; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst 20c; Race Course, galop, C. D. Blake 20c; Marche Fantastique, A. Latour 15c Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E. H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. Yon,  
1898 rue Sainte-Chatherine.

**Le Musée des Familles**, publication bilingue Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1899): Paris, 14 francs, Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 15, rue d'Orléans, Paris (France)

**GRANDE VENTE  
— DE —  
FIN DE SAISON**

A LA MAISON DE CONFIANCE

**DUPUIS LANOIX & CIE**

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chabellles

Marchandises pour Dames et Messieurs entièrement sacrifiées!

36344

Pour les PIQUE NIQUES, EXCURSIONS, Campements, procurez vous du

**JOHNSTON'S FLUID BEEF**

compressé C'est la nourriture convenable et toujours prête avec des Sandwiches et du thé de bœuf.

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE**

**"WESTERN"**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,982 37  
Sécurités pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 124 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français. J. H. ROUTH & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.



DE W. D. McLAREN

**PURE ET DE SANTE**

**SANS PEUR ET SANS REPROCHE**

SAVONS MEDICAUX

DU

**DR V. PERRAULT**

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

**NUMEROS ET USAGES DES SAVONS**

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres

Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES  
Saint Eustache. P.Q

**ECOLE**

**De dessin et de peinture**

Cours d'après nature et d'après l'antique Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN,

Artiste-peintre,  
No 63, rue St-Jacques, Montréal

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien,  
125 rue St-Jacques



TIRAGE EN AOUT 1891 le 5 et 19

3134 LOTS VALANT..... \$52,740  
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à

S. E. LEFEBVRE, Garant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing how to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address MUNN & CO., 361 Broadway, New York.

**Attraction sans précédent**

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporés par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1896

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

*Ed. J. Murphy*  
*J. J. Early*

Commissaires

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers valons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Wainwright, Prés. Louisiana National Bk

Pierre Lanoux, Prés. State National Bk

A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk

Carl Kohn, Prés. Union National Bk

**Grand Tirage Mensuel.**

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI 8 SEPTEMBRE 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

**LISTE DES PRIX**

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

**PRIX APPROXIMATIFS**

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

**PRIX TERMINAUX**

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,80

**PRIX DES BILLETS:**

Billets complets, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5  
Dix-èmes \$2; Vingtième 1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50  
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez: PAUL C. CONRAD,  
NOUVELLE-ORLEANS,

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGEES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1896.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 19 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mille neuf cent dix-neuf.